

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

EXCURSION

Aux Ruines de Jumièges.

Septembre 1835.

Nous étions partis de Rouen de très-bonne heure, et une fois arrivés sur la hauteur qui domine la vallée de Deville, nous descendîmes bien vite de voiture pour jouir du délicieux tableau que nous avions sous les yeux.

Un léger brouillard couvrait, comme un voile de gaze, le fond de cette vallée industrielle, et tandis que quelques parties étaient doucement colorées par les rayons du soleil levant, d'autres semblaient fuir et disparaître dans le lointain. Cette vallée, qui s'éveillait active, intelligente, remplaçant les forces de l'homme par celles de la vapeur qui déjà s'élevait dans les airs en longs tourbillons de fumée, ces fabriques aux murs rouges et pittoresques, ces toiles peintes de mille couleurs, s'étendant comme autant d'écharpes sur la prairie, ces pommiers à la physionomie si agreste, cette petite rivière, serpentant comme un ruban

d'argent à l'entour de toutes ces fabriques, complétaient un ravissant tableau, et rappelaient ces paroles de Fénelon : « Les arts et l'industrie font le bonheur et la richesse des nations. »

Il fallut m'arracher à mon admiration, et nous remontâmes en voiture. La route que l'on parcourt de Rouen à Jumièges est, sans discontinuité, un jardin anglais : là, des allées couvertes et ombrueuses bordent la route ; plus loin, des haies vives, hautes et bien taillées, entourent les propriétés ; puis le paysage s'agrandit, et vous le croiriez sans fin, n'était un épais rideau de bois semblable aux forêts vierges du Nouveau-Monde, tant les arbres sont rapprochés et touffus. Quelques pas encore, et un nouveau point de vue vous attend : loin, bien loin devant vous, vous apercevez les ruines du château de Robert-le-Diable, bâti à pic sur la roche aiguë. Robert-le-Diable n'est plus ; son château a été détruit ; c'est à peine si quelques pierres éparses rappellent au voyageur la demeure de ce fier guerrier de la Normandie ; mais le paysage qui l'entoure est toujours beau, comme il était alors, toujours jeune. Mon Dieu ! vantons bien haut la supériorité humaine ! nous périssons, nous et nos œuvres, et la touffe de bruyère qui croît dans la fissure du rocher renaîtra tous les ans plus jeune et plus fraîche. O vanité !

En traversant le village de Saint-Geor-

ges-de-Boscherville, ce qui veut dire *campagne des bosquets* (nom que justifie bien le beau pays qui l'entoure), nous mîmes de nouveau pied à terre pour admirer ce qui reste de l'abbaye et visiter l'église, qui est parfaitement conservée. Une porte très-simple à plein cintre, de style roman, en forme l'entrée; mais à peine a-t-on pénétré dans le sanctuaire, que l'on éprouve ce saint recueillement que les vieux temples seuls inspirent: l'âme devient rêveuse en contemplant les monumens d'un autre âge, et l'on aime à s'abandonner à la douce mélancolie qui s'empare de vous.

Ce qui fait de cette église une des raretés de la France, ce sont ses murs. Ils sont d'une teinte rosée qui va fuyant sous les arceaux, et pourrait faire croire qu'ils ont été peints comme l'étaient jadis les boudoirs de Louis XV; mais, en regardant de plus près, on aperçoit que c'est la couleur naturelle de la pierre. Oui, la vieille église, aux vieux souvenirs, est toute teinte de rose. C'est un de ces effets qu'on ne peut rendre et qu'il faut voir.

Le trajet de Saint-Georges à Jumièges est très-court; nous arrivâmes promptement à ce dernier endroit, et, comme nous allions prendre le chemin des ruines, nous vîmes venir à nous M. Casimir de Caumont, propriétaire actuel de ce qui reste de l'abbaye, homme aimable, poète spirituel, et digne en tout de posséder une des plus belles ruines de France. Il fut pour nous d'une bonté et d'une complaisance parfaites.

Vu de loin, Jumièges présente un aspect imposant par ses deux tours et par quelques constructions encore debout; mais en pénétrant dans l'abbaye, en arrivant dans la grande église, on ne voit que des décombres, on n'aperçoit de tous côtés que la dévastation dans ce qu'elle a de plus affreux; la dévastation commencée par les hommes et continuée par le temps. Et pourtant qui pourra exprimer ce qu'on éprouve à la vue des ruines de

Jumièges, si belles, si imposantes? Ah! les plus beaux débris des temples païens n'ont jamais inspiré l'émotion qui s'empare de vous à la vue d'un temple saint, d'un temple du Dieu mort pour nous!

A droite, dans la grande église, était la chapelle de la Vierge; un ange y est peint à fresque sur le mur; on dirait qu'il étend vers vous ses ailes en signe de détresse... Au milieu de l'église, sous ce gazon que vous foulez aux pieds, étaient les dalles du chœur. Vous êtes dans le sanctuaire. A genoux! à genoux! Qu'ils sont beaux ces arceaux s'élançant jusqu'aux nues, ces ogives se multipliant, ces arcades qui fuient!... Écoutez, n'entendez-vous pas les sons de l'orgue? Ne voyez-vous pas les moines de Jumièges s'avancant deux à deux, un cierge à la main?... On dirait qu'une cérémonie funèbre les rassemble, tant leurs chants sont tristes et plaintifs. Suivons-les..... ils traversent le chœur, passent dans la salle des gardes de Charles VII, arrivent dans le cloître, ouvrent une porte cintrée, descendent quelques marches, en descendent encore, et s'enfoncent dans les profondeurs d'un caveau grand, ténébreux, sans fin. La procession s'arrête cependant dans une salle dont la voûte est supportée par de sombres piliers. Mais pourquoi des anneaux de fer à ces piliers? était-ce donc ici que l'ordre se réunissait pour juger les coupables, et ces anneaux servaient-ils à les attacher? Mais quels sont ces ossemens? pourquoi cette crose abbatiale se trouve-t-elle près d'eux? « Ce sont, me dit M. de Caumont (car je ne rêvais pas; je venais de voir tout ce que je viens de dire, à part les moines que mon imagination seule avait évoqués), ce sont les restes de cet exécrable évêque, célèbre pour avoir figuré dans le procès inique de Jeanne d'Arc. Que Dieu lui pardonne!... Mais, ajouta M. de Caumont, amoureux d'antiquités, voyez comme sa crose est bien conservée; elle est brillante et dorée comme si elle était d'hier. Voilà ses san-

dales de cuir, voilà le galon d'or qui ornait ses vêtemens; car alors on enterrait les prêtres avec leurs plus beaux habits sacerdotaux. »

Tandis que j'étais anéantie devant ces dépouilles mortuaires que la main de l'homme a osé ravir à la tombe, la voûte sonore m'apporta ces paroles et cet air de Robert-le-Diable : *Moines, qui reposez sous cette froide pierre, m'entendez-vous? Relevez-vous!* Un frisson parcourut tout mon corps : les yeux fixés sur le cadavre qui était devant moi, je crus le voir s'animer; je crus en voir d'autres s'avancer vers nous de toutes les profondeurs du souterrain. Ah! quel lieu fut jamais mieux choisi pour une pareille musique, et quelles paroles pour un tel lieu!.. Que ceux qui croient la connaître, cette musique magique, viennent l'entendre dans les caveaux de Jumièges! Toi-même, Meyerbeer, toi-même tu aurais tremblé; car tu aurais craint que tes chants, semblables à la trompette du jugement dernier, n'eussent évoqué les ombres des moines ensevelis autour de toi.... C'était tout simplement M. de Caumont qui s'amusait à exciter notre frayeur et qui en jouissait intérieurement.

Des deux tours qui restent à Jumièges, l'une est sans couverture : ce fut celle-là que nous choisîmes de préférence pour la visiter. On ne peut s'empêcher d'éprouver quelque émotion en gravissant cette tour démantelée et tremblante, qui peut ensevelir sous elle le voyageur imprudent. L'escalier, construit en vis, est si étroit, qu'une personne à peine peut y passer; mais une fois arrivé sur la plate-forme, on est bien dédommagé de la fatigue que l'on vient d'éprouver par le ravissant paysage qui se déroule aux pieds de l'abbaye, et sur lequel, comme dit Buffon dans son style pittoresque, *l'œil s'étend et le regard se perd*. En descendant à la place où jadis avait été l'orgue, nous nous arrêtâmes, et nous primes plaisir à traverser un balcon qui donne sur la campagne. Il nous fallut

toute la sécurité de notre aimable guide pour nous décider à y rester quelques instans, car cette frêle construction menace de s'écrouler à chaque moment. Je remarquai sur le mur contre lequel elle s'appuie des vides symétriques et désagréables à la vue. J'en demandai la cause à notre savant cicerone. Voici ce qu'il me répondit : « A ces places, il existait des rosaces sculptées et peintes, d'un travail si précieux qu'elles ont tenté des Anglais, et que la cupidité les leur a livrées à prix d'or. — Et quelle est encore, lui dis-je, cette jolie église qui touche à l'abbaye? — C'est la paroisse du village.... Jadis, Jumièges jouissait d'un grand éclat; c'était une des plus riches et des plus vastes abbayes de France; mais g3 arriva, et sa fureur vint s'abattre sur le vieux monastère; cependant, elle parut vouloir s'arrêter : on demanda au curé qui desservait la petite église que vous avez sous les yeux s'il voulait la donner pour racheter Jumièges : l'abbaye aurait été conservée pour servir de paroisse, et l'église du village eût été détruite. Le curé était pauvre, ignorant et vieux... il refusa. La belle abbaye, comme un chêne superbe, fut abattue, et la simple église, faible roseau, resta debout. Mais personne ne s'en aperçoit, tant les ruines qui l'entourent l'écrasent de leurs souvenirs. »

Nous redescendîmes pour visiter la petite église de l'abbaye. Dans la chapelle de la Vierge est le tombeau des *Envoés*. Vous le savez, mesdemoiselles, ils étaient fils de Clovis; ils se révoltèrent contre leur père, qui, pour les punir, leur fit couper les nerfs des bras, et abandonner sur une barque à la merci des eaux. La barque aborda à Jumièges, où l'abbé les recueillit. Ils revinrent à la santé, et vécuturent et moururent à l'abbaye après avoir pris l'habit de moine. Ils sont là tous deux, ces fils de roi; ils sont là, couchés sous la pierre, revêtus des habits de l'ordre et la couronne sur la tête. La fi-

gure de l'un d'eux est intacte et d'une belle et douce physionomie. L'année dernière, en passant à Jumièges, une dame laissa, en souvenir, aux Enervés, son voile vert : on l'a mis auprès d'eux. Pauvres fils de roi ! puissent les larmes qu'une femme a versées au récit de vos malheurs aller vers vous et vous être une douce offrande !

De tous côtés autour de la chapelle, de petites statuettes mutilées se font encore remarquer par leurs physionomies variées, leurs contours gracieux et la perfection de leurs draperies. On y voit aussi le cercueil en pierre où reposaient les restes de l'évêque qui participa à l'horrible jugement de Jeanne, et la pierre tumulaire qui le recouvrait. Il y est représenté de grandeur naturelle, et on lit ses noms et ses qualités écrits en caractères gothiques. Plus loin, vous vous trouvez sur un des bas côtés de la petite église ; des bancs de pierre sont creusés dans le mur : c'est là que les jeunes frères aimaient à se reposer, à se recueillir, à se laisser aller aux douces extases du cloître, lorsque la lumière seule de la lune, pénétrant à travers les vitraux, venait éclairer la belle et imposante nef de l'église. Les bancs y sont encore ; mais il n'y a plus de frères. La nef était brisée, les arceaux épars : la folie, la dévastation, le temps, s'étaient disputé le ravage du temple ; et du milieu des décombres, l'oiseau des ruines, s'élevant majestueusement en agitant ses ailes blanches, semblait protester contre la violation de sa demeure.

J'étais entièrement absorbée par cet imposant spectacle. « Mon Dieu ! me dit M. de Caumont en venant vers moi, il faut que je vous ôte à cette préoccupation. Vous seriez vraiment capable de vous faire moine, de rebâtir Jumièges, et alors, adieu mes ruines chéries, sans lesquelles je ne saurais vivre et qui m'attirent des voyageurs des quatre parties du globe ! Mais nous n'avons pas eu que des

souvenirs graves et sévères : il faut que je vous conte la visite que me fit mon ami, notre célèbre Boieldieu.

» Il vint ici le lendemain de la première représentation des *Deux-Nuits* ; et comme il arriva tard, je m'empressai de le faire mettre à table de suite, en lui disant que je préférerais qu'il visitât nos ruines au clair de lune ? Les ruines de Jumièges au clair de lune ? Vous ne sauriez vous faire une idée de ce que c'est. Mais hélas ! la nuit vint bien ; la lune seule fut infidèle. Point de lune ! Je crus que j'allais en devenir fou. Enfin mon imagination vint heureusement à mon aide : je fis allumer et déposer artistement des feux dans plusieurs parties des ruines, et lorsque tout fut prêt, j'y conduisis mon ami. C'était vraiment un coup-d'œil féerique. Ces lumières se projetant sur les objets d'une manière bizarre, éclairant seulement quelques parties, tandis que d'autres demeuraient dans un jour douteux, produisaient un merveilleux effet. Figurez-vous l'étonnement de Boieldieu, lorsqu'il vit s'avancer vers lui, du plus profond des ruines qui étaient restées dans les ténèbres, la *Dame Blanche* tenant à la main une couronne de laurier et arrivant à pas comptés. Alors, une musique bien connue se fit entendre ; la *Dame Blanche* posa sa couronne sur la tête de Boieldieu et disparut. Je m'approchai de lui, muet et immobile, et je lui dis ces vers :

Pendant deux nuits, dit-on, par un beau clair de lune,
Dame Blanche autrefois apparut dans ce lieu ;
Est-ce pour célébrer cette bonne fortune
Que nous voyons ici notre cher Boieldieu ?
Pour ce chantre divin sonnez, cor et musette,
Nos sens par ses accords tour-à-tour sont séduits ;
Mais nous doutons encor s'il faudra mettre en tête
La *Dame Blanche* ou les *Deux-Nuits*.

— De qui sont ces vers ? dis-je à M. de Caumont. — De votre très-humble serviteur, madame. — Et qui faisait le revenant ? — Mon jardinier. »

Tout en causant ainsi, nous étions arrivés auprès d'un petit tertre de gazon, où se trouvent réunis quelques fragmens

d'architecture, et un fût brisé de colonne gothique : ce sont les débris du tombeau d'Agnès. Oui, d'Agnès Sorel, de cette mie tant douce et tant chérie du grand roi... Lorsque Charles VII venait en Normandie, il choisissait pour sa demeure l'abbaye de Jumièges, et Agnès venait l'y rejoindre. Mais penser à demeurer ostensiblement dans la sainte abbaye ! oh ! il n'y fallait pas songer. Heureusement, tout près du parc des bons pères, était le joli manoir du Mesnil ; ce fut celui d'Agnès, qui venait exciter dans son roi l'amour de la gloire et la honte de l'étranger. Hélas ! depuis long-temps Agnès n'est plus ! Cependant on dit qu'à la clarté douteuse de la lune, on aperçoit encore la *dame de beauté*, dirigeant ses pas furtifs dans ce même chemin qu'autrefois elle a parcouru.... tant l'imagination se complait à ranimer des souvenirs pleins de grâce, de charme et de douceur !

Je cueillis quelques branches d'un lierre que Charles VII a planté, dit-on, et qui entoure de ses rameaux flexibles la croisée du caveau où fut jadis déposé le cœur de la belle des belles. A la révolution, ce tombeau fut violé : des hommes avides, qui venaient y chercher des trésors, n'y trouvèrent rien qu'une blanche colombe qui s'envola à leur aspect.

M. de Caumont conserve précieusement un portrait d'Agnès Sorel et une mèche de ses blonds cheveux. Qui ne se ferait le chevalier de cette belle, et qui ne serait prêt à s'écrier avec Théodore Mausser ?

Agnès, douce dame,
De biolté et d'amours,
Contre qui toi mal fame
Te deffendrai toujours.

Venez donc à Jumièges, vous tous, jeunes artistes riches de talens et d'avenir ! venez à Jumièges vous y inspirer de la poésie de ses ruines et de l'enseignement des âges !

M^{me} CONSTANCE DU PLESSIS.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Essais sur la littérature anglaise, par
M. de Châteaubriand.

(1^{er} ARTICLE.)

Quand un homme d'un mérite aussi transcendant que celui de M. de Châteaubriand veut ajouter un fleuron à sa couronne de gloire, on est sûr qu'il y réussira. Cependant j'ose proférer cette parole audacieuse : Le chantre des *Martyrs* n'est point un véritable critique, il n'a point le métier à cœur. On le voit commencer résolument l'examen de la littérature d'une époque, puis des préoccupations de publiciste, de voyageur, d'historien, d'homme d'état, le détournent ; et le poète dont les ouvrages semblaient devoir captiver son attention est submergé dans un océan de faits importants, de pensées non moins importantes, mais qui sont étrangers à la critique.

« Il y a toujours, dit M. de Châteaubriand, au moment des catastrophes et des grands événemens, un prêtre qui prie et un poète qui chante. » Mais l'auteur aurait dû ajouter que l'auditoire du poète, voire même celui du prêtre, sont moins nombreux et moins attentifs pendant ces terribles convulsions sociales. Puisque le récit des diverses chances de la réformation, des révolutions de France et d'Angleterre, rencontré dans l'histoire, distrait si puissamment M. de Châteaubriand, on doit excuser aussi les contemporains, si les grandes réputations littéraires ne se forment pas toujours du vivant des auteurs.

Pour vous donner une idée de cette brillante préface, placée en avant de la traduction du *Paradis Perdu*, préface qui n'a pas moins de deux volumes in-8°, il faudrait suivre l'auteur dans les excursions qu'il

fait à travers les domaines de l'histoire et de la politique, ce qui nous amènerait à traiter des sujets qui sont au-dessus de votre âge. Je préfère dépouiller cette œuvre de son riche entourage, la presser, l'éplucher, si j'ose m'exprimer ainsi, et vous en extraire ce qui a rapport à la littérature anglaise, dont l'analyse, d'après ces essais, peut se réduire à ceci : avant Shakspeare, rien; après Milton, peu de chose.

Les diverses conquêtes dont l'Angleterre fut la proie depuis Jules-César jusqu'à la bataille d'Hastings ont nui dans ce pays à la formation d'un idiôme national. Le *celtique* fut repoussé avec les anciens Bretons dans les montagnes de la Cambrie. L'*anglo-saxon* se vit refouler à son tour, chez les classes inférieures, par les Normands qui ne parlaient que la *langue d'oïl*, dont Guillaume voulait faire le langage commun à la Normandie et à l'Angleterre. Cependant les Anglo-Saxons résistèrent à cette loi du vainqueur, en conservant leur langage; et lorsqu'en 1368 Edouard III voulut se mettre bien avec la plèbe anglaise, un acte du parlement ordonna qu'à l'avenir les arrêts seraient écrits en anglais. Cet acte lui-même est encore rédigé en français, faute d'avoir trouvé des gens qui sussent l'anglais. Ainsi donc, pendant trois siècles, il y eut en Angleterre des trouvères et des troubadours qui chanterent dans les châteaux en *langue d'oïl* ou en français-roman; des ménestrels qui charmaient en anglo-saxon les ennuis de la race vaincue, et de vieux bardes, qui, du haut des montagnes du pays de Galles, répétaient la gloire et les malheurs des anciens Bretons; enfin, là, comme dans toute l'Europe, le clergé chantait en latin la gloire de Dieu et les miracles des saints. Mais de tant de poésie répandue sur le sol de la vieille Angleterre, il est resté bien peu de noms et encore moins d'ouvrages!

Des troubadours à Shakspeare, ou, pour parler plus chronologiquement, du

règne d'Edouard III à celui d'Elisabeth, les poètes qui illustrèrent et façonnèrent la langue anglaise furent d'abord Chaucer, qui écrivit des ballades. Dans cet amas hétérogène de patois divers, qui est devenu la souche de l'anglais moderne, si Chaucer avait adopté la langue de son pays, il emprunta ses idées aux troubadours provençaux, ses sentimens à Pétrarque, et son esprit à Boccace. Après Chaucer, nous placerons Jacques I^{er}, d'Ecosse, génie plus original, qui, pendant une captivité de dix-huit ans, composa le *King's-quoir* (livre du roi), poème en six chants, qui lui fut inspiré par lady Jeanne Beaufort, et Henry le ménestrel, ou Harry l'aveugle, contemporain de Jacques I^{er}. Ce fut lui qui chanta Guillaume Wallace si populaire en Ecosse.

C'est encore un roi qui rouvre le champ de la poésie qu'avaient à peine parcouru, de 1440 à 1520, quelques faiseurs de ballades. Henri VIII fut poète aussi bien que prosateur. A côté de lui se placent le comte de Surrey et le chancelier Thomas Morus. Malheureusement Henri fit trancher la tête à ses deux confrères. Ce roi, qui dans un moment d'humeur enleva l'Angleterre à l'autorité des papes, avait en lui, dit-on, du tigre, de l'aigle et du rossignol. Enfin, à travers les flammes des bûchers allumés par la sévère Marie pour ramener ses peuples au catholicisme abjuré par eux, nous arrivons à Shakspeare.

A cette époque, les représentations théâtrales avaient lieu parfois dans la cour d'une auberge : les fenêtres de la maison donnant sur cette cour servaient de loges. Quand on jouait à Londres, on avait un théâtre sur lequel, sans autre siège que les planches, les gentlemen jouaient aux cartes et aux dés pendant la représentation. Dans un trou noir et profond, appelé parterre, ondulait la plèbe turbulente. C'étaient deux camps en présence. Le parterre huait les gentlemen et les assaillait avec des trognons de pommes. La

noblesse ripostait par des injures, et jetait souvent ses cartes déchirées et ses cornets défoncés à la tête de ses antagonistes. Au milieu de ce bruit, Desdémone soupirait ses douleurs, et Ophélie promenait sa démence dans le palais d'Hamlet. Le mobilier de la troupe répondait à la rusticité de l'auditoire. Jamais on ne changeait de décoration. Un valet de théâtre, souvent Shakspeare lui-même, venait annoncer que l'on était sur un champ de bataille, dans un jardin, etc., et l'on ne voit d'autres costumes mentionnés dans l'inventaire du théâtre de Londres que de fausses peaux à l'usage de ceux que l'on écorchait vifs sur la scène. Avis à nos dramaturges modernes.

Il ne faut pas demander à Shakspeare la conception d'un drame, ni le développement d'une passion unique : ainsi que je l'ai déjà dit, c'est un peuple entier qu'il place sur la scène ; cependant un caractère domine toujours toute la pièce : on voit la ruse unie à la cruauté dans Richard III ; la jalousie chez Othello ; le doute chez Hamlet. Ce dernier est le plus généralement estimé, bien que, comme M. de Châteaubriand l'observe lumineusement, dans le monologue tant vanté, il est étrange que le prince de Danemarck ne sache pas à quoi s'en tenir sur l'autre vie, lui qui vient de causer avec la *pauvre ombre* (poor ghost) du roi son père. Il m'est difficile de formuler en peu de mots l'opinion de M. de Châteaubriand sur Shakspeare, tant elle va et vient de l'enthousiasme à la tiédeur. Il me semble pourtant que notre grand écrivain trouve en définitive que s'il est beau de *pouvoir* comme le tragique anglais, il est encore plus beau de *savoir* comme savaient les anciens et les maîtres qui les ont reproduits sur notre scène.

Si M. de Châteaubriand paraît craindre d'accorder trop ou trop peu à Shakspeare, il est plus à son aise avec Milton. Les accens sublimes du chantre de l'Eden, la belle ordonnance de son poème, re-

çoivent le pur encens du critique ; et, en effet, le *Paradis perdu* n'a point son égal dans aucun idiôme moderne. Milton composa fort jeune des pièces latines et des paraphrases de psaumes en vers anglais. L'hymne sur la nativité, tel que M. de Châteaubriand en donne la traduction, est admirable ! « C'était l'hiver, l'enfant né » du ciel était venu enveloppé dans de » rudes et pauvres langes ; la nature s'é- » tait dépouillée de sa riantte parure pour » sympathiser avec son maître ; ce n'était » pas le moment pour elle de se livrer » aux plaisirs avec le soleil son amant ; » seulement elle avait caché sa faiblesse » sous l'innocente neige, et jeté sur elle le » saint et blanc voile des vierges. — La » terre était en paix, les rois demeuraient » en silence, comme s'ils sentaient l'ap- » proche de leur maître. Les vents cares- » saient les vagues, annonçant tout bas » de nouvelles joies au doux océan. Les » étoiles, regardant immobiles et surpri- » ses, ne voulaient pas s'enfuir : malgré » toute la lumière du matin, elles s'ob- » stinaient à briller dans le ciel, jusqu'à » ce que leur seigneur leur parlât lui- » même et leur dit de s'en aller. »

Des voyages, et plus tard des fonctions publiques, où il déploya, comme vous savez, un ardent républicanisme, occupèrent la virilité de Milton. Ce ne fut que dans la solitude profonde que créèrent autour de lui ses infirmités, sa pauvreté et la réprobation du parti triomphant, que Milton exécuta l'idée, conçue depuis long-temps, du poème du *Paradis perdu*. Il avait près de soixante ans lorsque ce grand travail fut terminé. Les libraires ne se pressaient pas d'acquérir le manuscrit d'un auteur presque inconnu comme poète, suspect et détesté comme prosateur. Enfin, il se trouva un M. Symons qui eut le courage de devenir propriétaire de ce chef-d'œuvre pour la somme de quinze livres sterling, payable en trois termes : le dernier paiement fut remis à la veuve du grand poète ! Le poème im-

primé demeura enseveli dans la boutique du libraire. Milton, de plus en plus pauvre et délaissé, mourut le 10 novembre 1674, à soixante-six ans moins un mois. Il ne lui fut pas donné d'assister au succès de son poème. Ce ne fut que quelques années plus tard qu'il fut connu. Un jour le comte de Dorset cherchant des livres dans la boutique de Symons trouva le *Paradis perdu*, l'emporta, le lut, et dit en le rendant à Symons : « Cet homme nous efface, nous et les anciens ! »

C'est peut-être beaucoup dire que de placer le *Paradis perdu* au-dessus de l'*Ilíade*; mais il faut accorder quelque chose à la surprise et au patriotisme. Malgré les efforts du comte de Dorset, le nom de l'auteur nuisit au livre, tant que les Stuarts furent sur le trône; et ce ne fut qu'après la révolution de 1688 que les éditions du *Paradis perdu* se multiplièrent, et que Milton prit, dans le culte public, sa place à côté de Shakspeare.

Si, depuis plus de trois cents ans, Shakspeare règne sans égal sur la scène anglaise; si depuis 1667, année de l'impression du *Paradis perdu*, jusqu'à ce jour de 1836, pas un poète de cette nation ne s'est placé à côté de Milton, M. de Châteaubriand pressent quelques plumes enthousiastes qui vont murmurer le nom de lord Byron; mais, hardi quand il faut louer, indécis, presque craintif, quand il faut rabaisser une gloire, l'auteur de *René* s'enveloppe d'infinies circonlocutions pour dire ce qu'il pense du chantre de *Child-Harold*. Il ne dit pas sans une sorte d'émotion que lord Byron a trouvé ses chants d'ames souffrantes, d'esprits découragés, tout notés, non seulement dans Goëthe, mais même dans les écrits de lui Châteaubriand; que les sarcasmes, la révolte, le doute de don Juan appartenaient à Voltaire avant d'avoir passé le détroit. Enfin, pour dernier trait, il reproche au poète anglais la déplorable école qu'il a laissée après lui; puis, M. de Châteaubriand n'hésite pas à ajouter : « Je présume qu'il

» (lord Byron) serait aussi désolé des
» *Child-Harold* auxquels il a donné nais-
» sance, que je le suis des *René* qui ré-
» vassent autour de moi. »

M. de Châteaubriand termine ainsi ses Essais sur la littérature anglaise, dont je ne peux vous donner dans cet article qu'une idée si incomplète : « Lorsqu'au commencement de ma vie l'Angleterre m'offrit un refuge, je traduisis quelques vers de Milton, pour subvenir aux besoins de l'exil; aujourd'hui, rentré dans ma patrie, approchant de la fin de ma carrière, j'ai encore recours au poète d'*Eden*. »

Certes, de notre temps, la traduction sera plus profitable au traducteur que le poème ne le fut jadis à la vieillesse de Milton.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature étrangère.

Guittone di Arezzo, poète italien du XIII^e siècle, naquit en Toscane. Son père, Viva di Michele, était *camerlingue* ou trésorier de la ville d'Arezzo. Après avoir servi avec distinction dans les guerres que la république Florentine eut à soutenir contre les Pisans, les Siennois et les Vénitiens, Guittone obtint le titre de *condottiere*, ou général. Ayant reçu une blessure assez grave, il entra dans une association de gentilshommes connus sous le nom de *fratelli gaudenti*, espèce d'ordre militaire établi, à ce qu'on croit, par Lodovico d'Andolo, de Bologne; c'est pourquoi on le désigna sous le nom de *frà Guittone*, et quelque temps après il fut élu provincial de cette société. Son zèle et sa piété

l'engagèrent à fonder à Florence le monastère des *Anges* pour l'ordre des Camaldules, mais il mourut en 1294, sans avoir eu la satisfaction de voir achever cet édifice.

Frà Guittone fut un des hommes les plus savans de son siècle; il peut être considéré comme le premier poète et prosateur qui ait écrit en langue toscane. Ce fut lui qui donna au sonnet des formes

fixes, ce qui a fait dire qu'il en était l'inventeur.

Guittone a composé quarante *canzoni*, plus de cent *sonnets*, et ses lettres, au nombre d'environ quarante, sur des sujets de morale, de religion et d'amitié, forment le plus ancien recueil de ce genre qui existe chez les modernes, et sont à-la-fois un monument de la prose italienne et de cette sorte de composition.

FRAGMENT ITALIEN.

SONETTO

A MARIA VERGINE.

Donna del cielo, gloriosa madre
Del buon Gesù, la cui sacrata morte
Per liberarci dalle infernal porte,
Tolse l'error del primo nostro padre;
Risguarda amor con saette aspre e quadre
A che strazio n'adduce ed a qual sorte:
Madre pietosa a noi, cara consorte,
Ritranne dal seguir sue turbe e squadre.

Infondi in me di quel divino amore
Che tira l'anima nostra al primo loco,
Sì ch'io disciolga l'amoroso nodo.
Cotal rimedio ha questo aspro furore,
Tal acqua suole spegner questo foco,
Come d'asse sì trae chiodo con chiodo.

GUITTONE DI AREZZO.

SONNET

A LA VIERGE MARIE.

Reine du ciel, glorieuse mère
De Jésus, dont la mort sacrée
Nous délivra des portes infernales,
Et nous ôta le péché de notre premier père;
Vois nos passions ardentes et furieuses,
Quels tourmens et quel destin elles nous apportent.
Mère à nous pitoyable, épouse chérie,
Empêche-nous de suivre leur tourbe, leur légion;
Pénètre moi de ce divin amour
Qui, dans les premiers temps, disputa notre ame,
Afin que je me débarrasse du lien des passions.
Un tel remède contre leur âpre fureur
Serait comme l'eau qui éteint le feu,
Comme un clou qui chasse l'autre.

Mlle F. R.

Education.

La Fille du Mandarin.

Dans un kiosque élégant, d'où l'on apercevait des jardins magnifiques, une jeune fille était assise et écrivait: cette jeune fille se nommait Péki, elle était jolie, brune, et de taille moyenne, mais bien prise; une longue robe blanche avec de

larges manches et un pantalon blanc, tout-à-fait dépourvus d'ornemens de couleurs, formaient seuls sa parure. De temps à autre Péki levait la tête, et posant son coude sur la table et son front sur sa main, elle prêtait l'oreille, regardait autour d'elle avec inquiétude; on voyait même briller une larme sur son visage, dont le fard dissimulait mal l'excessive pâleur, puis ses yeux retombaient fixes sur les caractères que son pinceau avait tracés.

Tout-à-coup une porte s'ouvrit:

« Ah! c'est toi Houngin, dit Péki à la servante qui entra; » et s'approchant

d'elle avec anxiété : « Mon père est-il de retour ? »

— Pas encore, mademoiselle, mais Tse, le portier, vient de me dire que depuis le départ de son maître, M. Yeoute s'était déjà fait inscrire dix fois.... Il ne faut pas en être surpris... le pauvre jeune homme a tout lieu d'être inquiet de votre santé et impatient de ne pas vous voir.

— Que veux-tu, Houngin ? il ne peut entrer ici en l'absence de mon père, ainsi, attendons !... »

Et afin que le temps s'écoulât moins triste, toutes deux se remirent à l'ouvrage. Péki, toujours distraite, ressaisit son pinceau : peu à peu elle se laissa aller au charme de composer quelques vers, sur une fleur qu'elle venait de voir éclore.... Houngin s'assit non loin d'elle pour broder.

Depuis une année, plusieurs jeunes gens, qui tous avaient embrassé la carrière de la magistrature, étaient venus chez le mandarin Whang, précédés, selon l'usage, des plus riches présents, pour solliciter la faveur d'habiter la partie orientale de sa maison, c'est-à-dire de devenir l'époux de sa fille. Whang, fidèle à une coutume généreuse et sage, avait voulu se choisir un gendre qui fût au moins en talents et en vertus aussi riche que Péki ; ainsi, après une sorte de concours en poésie, sur un sujet donné par cette charmante fille, elle et son père jugèrent en commun les pièces de vers avec une égale impartialité : le choix du vieux magistrat fut bientôt fait ; il tomba sur l'heureux Yeoute ; et il promit de l'unir à Péki dans le courant de la troisième lune (1) ; le moment était proche, on n'attendait plus que l'arrivée de Whang.

Celui-ci, appelé à la ville pour une affaire assez importante, n'avait pu préciser l'époque de son retour. Déjà quinze jours s'étaient écoulés depuis le moment où l'on pouvait espérer de le revoir ; l'inquiétude

de Yeoute et surtout de Péki était à son comble. Enfin un matin la jeune fille se trouvait à une des fenêtres de son kiosque, lorsque Tse s'approche furtivement, et dit avec mystère :

« Mademoiselle, votre père est là, chez lui... seul ; il m'a défendu de vous en prévenir, mais votre tristesse est mon excuse, si je désobéis à ses ordres... Ne pleurez plus ! bientôt probablement il va vous faire dire qu'il est de retour, mais ne cherchez pas à le voir. »

En achevant ces mots, Tse prit à peine le temps de saluer sa jeune maîtresse, et craignant d'être aperçu, il quitta précipitamment le jardin. Plusieurs jours se passèrent sans que Whang demandât à voir sa fille qui, craintive, n'osait s'offrir aux regards du mandarin, sans en avoir obtenu la permission. Pourtant lorsqu'elle apprit par sa fidèle Houngin que le vieux magistrat, qui était si empressé de recevoir ses amis et de leur offrir des collations pour se livrer avec eux au plaisir de composer des vers ; lui, si fou de poésie, avait au contraire congédié sans les voir ces vieux et bons amis, et restait tout le jour à se désespérer dans ses appartements... lorsqu'elle sut cela, la pauvre Péki ne put résister plus long-temps, et se présenta chez son père sans se faire annoncer.

Whang était seul ; pâle et tristement assis sur une pile de coussins, il froissait de ses deux mains son bonnet de velours violet, dont le seul ornement était une plume de paon retenue par un bouton d'or : sa grande robe de velours violet, brodée de dragons d'or à quatre griffes, était entr'ouverte, et laissait voir à ses robes de dessous de larges déchirures, qui mettaient à découvert sa poitrine, comme si, dans un mouvement de désespoir, Whang eût voulu se porter contre lui-même à de funestes excès. A la vue de ce désordre et de cette profonde douleur, Péki toute effrayée vint se jeter aux genoux de son père, qui ne l'ayant pas

(1) Au mois d'avril.

entendue entrer, releva tout-à-coup la tête, puis, touché de la posture respectueuse, des regards tendres et suppliants de son enfant bien aimée, laissa retomber sa tête dans ses mains.

« Qu'ai-je fait ? mon père, dit Péki ; pourquoi ne m'appellez-vous pas près de vous ? est-ce moi qui cause votre peine ? »

— Non, ma fille, non, reprit-il avec effort, c'est moi, moi seul qui suis coupable, et je n'ose te regarder... je frémis, non pour moi, mais pour le sort qui t'est réservé désormais... quel déplorable égarément ! que ma vengeance eût été bien plus belle, si j'eusse rendu le bien pour le mal... Ecoute, Péki : ma liberté, mes jours mêmes sont menacés, profitons du temps qui nous reste ; je vais te dire la cause de ma douleur, car je ne veux pas que mon enfant me soupçonne encore plus criminel que je ne le suis.... »

Péki, la tête penchée sur sa poitrine, les mains jointes sur les genoux, s'assit sur ses pieds et écouta religieusement.

« Tu m'as entendu nommer souvent Liang-Tsu, l'un de mes ennemis les plus acharnés. Jaloux, irrité de me voir accorder par l'empereur le titre de mandarin civil, titre qu'il ambitionne depuis long-temps et ne peut obtenir, il n'est pas de démarches que cet homme n'ait faites pour me nuire dans l'esprit de notre puissant maître et de ses ministres ; enfin, il a agi de telle sorte avec moi que, lassé, poussé à bout, je jurai dans un moment d'exaspération d'en tirer vengeance.... malheureusement, l'occasion ne s'en est présentée que trop tôt ! Un marchand porteur d'une lettre de change de Liang-Tsu lui réclame 25 onces (1) ; celui-ci affirme ne rien lui devoir ; le marchand donne pour preuve la signature de son débiteur. Je fus appelé à la ville pour juger cette affaire peu grave en apparence, mais qui pouvait le devenir, attendu que je re-

connus pour fausse cette lettre-de-change que produisait le marchand et qu'il affirmait avoir été écrite et signée par Liang-Tsu. Tu sais si l'on peut me tromper sur la netteté de nos caractères, ce Liang-Tsu a eu l'occasion de m'écrire quelquefois, et quoique son écriture fût étonnamment imitée, j'ai deviné la ruse, contre laquelle il était de mon devoir de protester hautement... Eh bien ! ma pauvre Péki, j'ai voulu que cette affaire tournât contre mon ennemi ! Je me suis entendu avec le marchand, et Liang-Tsu ayant été jugé par moi comme signataire de la lettre-de-change a dû payer les 25 onces... Cong-Fut-Tze (Confucius) a dit de la vérité : « C'est une voix pure et douce qui se fera toujours entendre au-dessus des bruits du monde... » C'est pourquoi le marchand, se voyant possesseur d'argent qui ne lui était réellement pas dû, fut saisi de remords, et courut déclarer au Ly-pon (1) la conduite indigne d'un des plus anciens magistrats de l'empire ; appelé à mon tour devant ce tribunal, j'ai avoué ma faute : on m'a condamné comme prévaricateur..... Tu connais nos lois, tu sais quel châtement devra m'être infligé?... »

Et le vieux mandarin regardait ses mains avec angoisses.

« On ne peut rien sans la volonté de l'empereur ; lui seul a le droit de me faire appeler à la ville, et d'ordonner qu'il soit fait de moi ce qu'il en aura jugé... mais sa sévérité est extrême, et demain peut-être on viendra m'arracher d'ici ! »

Whang laissa retomber sa tête ; durant tout le temps qu'il avait parlé, Péki terrifiée était restée à genoux, sans pouvoir verser une larme ; elle serra dans ses mains glacées les mains tremblantes de son père, et lui dit lentement :

« Un juste ressentiment a pu vous

(1) 187 fr. 50 cent. L'once vaut 7 fr. 50 cent.

(1) Tribunal des mandarins.

égarer un instant, mon père ; néanmoins de longues années passées dans l'exercice des devoirs les plus graves , dans la pratique des vertus les plus pures, peuvent vous excuser auprès de celui à qui vous devez un compte sévère de vos actions : je crois bien que si la vie de Liang-Tsu eût dépendu d'un seul mot de votre bouche, vous ne l'eussiez pas prononcé. Après tout, ce n'est ni à vous, ni devant vous, que votre fille soumise doit faire aucune réflexion sur votre conduite ; je ne vois dans le passé que ce que vous avez fait de bien et ne veux voir dans l'avenir que le bien que vous pouvez faire encore : oh ! si , par quelque moyen, je pouvais vous rendre le bonheur ou du moins le repos ! N'est-ce donc pas assez pour moi de porter ces vêtements blancs en mémoire de la mort de ma mère , sans que j'aie encore à pleurer sur vous ? »

Cette pensée lui arracha des larmes ; elle se jeta de nouveau sur les mains de son père, et les couvrit de baisers. Ils restèrent ainsi tous deux quelques instans, ployés sous leur douleur ; mais tout-à-coup Péki, retrouvant son courage dans un élan de dévouement filial, se releva, essuya vivement ses yeux, et s'enfuit, laissant Whang surpris de cette prompte disparition.

On était à la troisième veille du jour⁽¹⁾, Péki appela Houngin , et lui dit de faire préparer une litière qui l'attendrait à la petite porte du jardin : la fidèle suivante, un peu surprise, ne se permit pourtant aucune réflexion, et se hâta d'aller exécuter les ordres de sa jeune maîtresse.

Péki restée seule s'assit devant sa table à écrire, réfléchit un moment, puis son pinceau vola sur le papier avec la rapidité de l'éclair ; elle avait commencé par apposer son cachet sur le haut de la feuille, puis elle la plia en quatre, et la mit dans son sein : alors elle fixa sur sa tête, avec de blanches petites plumes d'oi-

seaux, un voile qui tombait jusqu'à ses pieds et l'enveloppait toute entière ; comme c'était nouvelle lune, elle s'achemina vers une chapelle au fond de son appartement, là elle se prosterna devant l'autel sur lequel brillait l'image du soleil, et y brûla des feuilles de papier doré : pendant quelques minutes un nuage odorant déroba la divinité aux regards de la jeune fille, qui formula ainsi sa prière :

« Lumière de mes yeux, pardonne-moi la démarche que je vais faire ; puisque je renonce au bonheur d'unir mon sort à celui de Yeoute, que je vais paraître ainsi seule parmi les hommes, moi qui jusqu'à cette heure n'ai jamais quitté la solitude, où je suis née ; Divinité bienfaisante, sois-moi propice, et fais que j'obtienne ce que je vais solliciter de notre puissant maître. »

Ayant prononcé cette courte prière, Péki se releva, franchit les jardins d'un pas rapide, atteignit bientôt la petite porte où l'attendaient ses serviteurs et sa litière, et se fit conduire à la ville.

Pendant tout ce temps, le jeune Yeoute s'était perdu en conjectures ; puis après bien des difficultés, il avait pu parvenir jusqu'à Whang, et obtenir de lui son secret ; il s'était efforcé alors d'oublier ses propres peines, pour ne s'occuper que de celles du vieillard qu'il cherchait à consoler, mais inutilement : à chaque instant les inspecteurs secrets, chargés de se répandre dans les provinces pour observer la conduite des mandarins, pouvaient venir enlever Whang à sa fille, et ce malheureux père, ignorant la démarche de Péki, redoutait pour elle ce moment fatal.

L'intéressante fille, arrivée à Péking, devant le palais de l'empereur, fit appeler l'un des officiers ; lorsqu'il se fut approché, elle lui fit remettre par l'un de ses serviteurs l'écrit qu'elle avait placé dans sa robe ; on se hâta de le faire parvenir à l'empereur. Celui-ci était alors avec ses fils et plusieurs de ses

(1) Midi.

calaos , ou ministres d'état ; dès qu'il eut déployé le message, il s'écria :

« Quels beaux caractères ! quelle vivacité, quelle légèreté étonnantes ! et c'est d'une femme ! Je n'ai jamais rien vu de pareil ! »

Il cessa de louer l'écriture pour lire les vers qu'il trouva pleins de sentiment et de facilité, et son admiration allant toujours croissant, l'empereur finit par donner la feuille à ses fils, à ses ministres, et tout le monde loua avec empressement cette merveilleuse production d'une jeune fille.

« C'est la fille de Whang, dit l'empereur, elle sollicite de moi la grâce de me parler... Pauvre enfant !... mais qu'elle vienne ! »

On amena Péki.

« Fils du soleil, dit-elle en se jetant aux genoux de l'empereur, ce n'est point la grâce de mon père que je viens te demander ; je ne viens pas non plus te rappeler ses anciens et loyaux services , il a commis une faute , et toute légère ou excusable qu'elle soit à mes yeux , je crains qu'elle ne puisse pas trouver grâce devant ta sévérité ; mais , si mon père est coupable, je le suis aussi , puisque les hommes me rendront responsable de ses actions , et que leur blâme rejailira sur moi comme sur un complice : je sais que pour l'exemple des magistrats qui jugent ton peuple soumis, les mains de mon père doivent être tranchées.... les voici, ajouta Péki en présentant les siennes, coupe ces mains, elles appartiennent aussi à mon père, et je les abandonne à la rigueur des lois, pour en conserver de plus précieuses et de plus chères... Dispose de moi sur l'heure, mon courage ne fléchira pas, si j'obtiens que tu laisses vivre ignoré et tranquille ce vieillard dont les jours sont comptés ; il ne me reste plus que lui maintenant, puisque j'ai perdu ma mère, et que je dois renoncer à l'époux qu'il m'avait choisi. »

L'empereur l'interrompit, et la relevant avec douceur :

« Je n'accepte point le pieux sacrifice auquel vous vous résignez , sage et bonne Péki , votre père non plus ne l'accepterait, pas.... Pourquoi priver la poésie du gracieux interprète qu'elle a en vous ? Vous écrivez trop bien, et votre ame est trop belle, pour que je vous ôte les moyens de confier au papier ce qu'elle peut vous dicter de pur et de généreux... »

En ce moment, Whang amené par les inspecteurs du Ly-pon et les officiers du palais, vint se précipiter aux pieds de l'empereur ; il baisa le bas de sa robe, puis saisit avec tendresse une des mains que Péki lui tendait, et le regard troublé de confusion et de larmes, le mandarin demandait grâce au fils du ciel, et remerciait sa fille du dévouement sublime qu'il avait deviné.

L'empereur lui dit :

« Votre repentir, votre âge , vos services que je prends en considération , et votre conduite honorable jusqu'à ce jour , me sont un sûr garant de votre conduite à venir ; je vous pardonne en faveur de votre enfant. Celui dont elle deviendra l'épouse sera béni trois fois, car je vois qu'elle est accomplie en talens et en vertus... »

Peu de temps après, lorsque l'heureux Yeoute devint l'époux de Péki, l'empereur, non content d'assister à la cérémonie du mariage, se fit précéder par vingt de ses serviteurs qui déposèrent aux pieds de la charmante fille de Whang les plus magnifiques présens.

M^{lle} LOUISE HUTZ.

Le Serment.

I

Un silence inaccoutumé régnait dans l'institution de M^{me} Evrard; les élèves avaient suspendu leurs courses folâtres et leurs cris bruyans; c'était la veille d'une première communion.

Vous vous rappelez, mesdemoiselles, combien à pareil jour le recueillement est grand dans les pensions; quoiqu'il n'y ait certainement aucun mal à courir et à sauter; cependant l'ame doucement émue en présence d'une action si sainte se refuse à des joies tumultueuses, et pas une des compagnes des heureuses néophytes ne voudrait troubler leur retraite par des éclats de rire ou des conversations mondaines.

Long-temps après que les jeunes filles se fussent retirées lentement de la chapelle où elles venaient de prier avec ferveur, deux premières communiantes étaient restées agenouillées devant l'autel. Leurs lèvres ne proféraient plus de prières, mais leurs cœurs s'élevaient encore vers le ciel. Lorsqu'elles sortirent de leur pieuse méditation, l'une d'elles, Alice de Valembra, prenant la main de sa compagne Mathilde Richemont: « Quel beau jour que celui de demain! lui dit-elle du ton d'une émotion profonde, et pour que rien ne manque à mon bonheur, tu le partages!... » Quelques larmes coulèrent le long de ses joues. « Et moi, ma chère Alice, répondit Mathilde, jamais je n'ai mieux senti combien je t'aime, et ce matin, quand l'abbé Fournier nous a dit que les vœux d'une première communiant étaient toujours exaucés du ciel, j'ai demandé pour toi une vie entière de félicité. » Alice reconnaissante pressa tendrement la main de Mathilde: « Écoute, Alice, continua Mathilde, il nous faut resserrer en-

core l'amitié qui nous unit; ici, en face de l'autel, jurons que si l'une de nous avait besoin d'un service, quel qu'il fût, elle n'aurait qu'à s'adresser à l'autre pour l'obtenir; dis, le veux-tu, Alice? »

Alice regarda son amie avec surprise. Qu'avons-nous besoin d'un serment, ma chère Mathilde? peut-il te venir à l'idée que cela puisse être autrement?—Nonsans doute, mais j'aimerais à lier notre sort de manière que rien, rien au monde, ne pût rompre une si sainte affection. — Oh! de tout mon cœur, répondit Alice, et je ne crains pas de me parjurer. « Alors, levant leurs mains jointes, les deux jeunes filles répétèrent ensemble: « Mon Dieu! recevez le serment que, si l'une de nous avait besoin d'un service, quel qu'il fût, elle n'aurait qu'à s'adresser à l'autre pour l'obtenir. » Ayant dit, elles firent une dernière prière, et sortirent de la chapelle, attendries, mais non tristes, car pas une pensée des peines de la vie, pas une crainte sur l'avenir ne s'était jointe à la solennité de leur serment; c'est que pour elle la vie s'annonçait comme un jour de fête: la fortune les avait traitées en enfans gâtées, et chaque visage qui jusqu'alors s'était trouvé sur leur passage était un visage riant.

Mathilde Richemont, fille d'un notaire de Paris, se voyait entourée d'une famille qui la chérissait; à peine formait-elle un désir, que son père, sa mère, ses oncles, ses tantes et jusqu'aux amis de la maison, s'empressaient de le satisfaire, et songeaient vite au désir qu'elle pourrait avoir le lendemain pour le satisfaire à l'avance.

Alice de Valembra, née à La Martinique, avait coûté la vie à sa mère, et à peine savait-elle balbutier le nom de père que son père lui fut ravi. Sans doute, ce sont là d'affreux malheurs, mais quand ils vinrent frapper la jeune créole, elle n'était pas en âge de les comprendre; amenée toute petite en France, et confiée à M^{me} Evrard, maîtresse de pension, cette dame l'entoura d'une si tendre sol-

licitude, lui fut une si bonne mère, qu'Alice ne put s'apercevoir qu'elle était étrangère et sans famille. L'immense fortune de l'enfant avait été déposée chez M. Richemont, son tuteur; et la protection, la tendresse qu'il accorda à sa petite pupille, fut la première cause de l'amitié qui s'établit bientôt entre la riche héritière et la fille du notaire; avec cette différence qu'Alice aimait Mathilde sans réflexion, sans motif d'intérêt, tandis qu'une sorte de calcul put se mêler aux sentimens affectueux de Mathilde, qui, étourdie, capricieuse, aimant peu l'étude, eût souvent mérité d'être punie, si Alice, ainsi qu'un bon ange, n'eût veillé près de son amie pour l'avertir de ses fautes et réparer ses omissions. Bonne et obligeante, elle se prêtait complaisamment aux fantaisies de Mathilde; grave et réfléchie, elle arrêtait souvent dans la bouche de sa compagne une parole indiscrete ou un mot piquant, et la facilité de son travail lui permettait, après avoir rempli ses devoirs, d'aider encore la nonchalante Mathilde à faire les siens. Elle l'aimait si naturellement, que jamais elle n'avait songé à lui trouver de défauts, et ne voyait entre elles deux que des nuances de caractère. L'âge, l'éducation, les bons conseils, tempérèrent peu à peu les imperfections de Mathilde, et à l'époque où nous sommes, quand arrivèrent les instructions pour la première communion, le bon exemple d'Alice fut profitable à Mathilde, et toutes deux devinrent alors l'édification de la maison.

II.

Les années de l'enfance avaient fui pour les deux amies. Rappelée dans sa famille, Mathilde allait quitter la pension, non sans verser quelques larmes, car elle y laissait sa chère Alice, qui restait jusqu'à son mariage confiée aux soins de M^{me} Evrard. « Au moins, nous nous verrons chaque quinzaine, disait Ma-

thilde, — Comment, chaque quinzaine, répondit Alice; mais plus souvent, j'espère, ne viendras-tu pas tous les dimanches?

— Ah oui! oui, tous les dimanches!

— Et moi, comme mon éducation est terminée, on me permettra d'aller quelquefois te voir les jeudis.

— Et puis, quand il y aura un bal, un spectacle, tu viendras aussi.

— Pas toujours, mais de temps en temps; et toi, oublieras-tu la Sainte-Catherine, la fête de maman Evrard, la distribution

— Tes vacances, tu les passeras à la maison, et nous serons alors si libres! nous nous amuserons tant! Allons, je ne veux plus pleurer, car, dans le fait, je commençais à m'ennuyer ici.

— Ah! Mathilde! et nos causeries tout bas le soir dans nos lits voisins, et nos promenades sous l'allée couverte, et ce bonheur d'être ensemble!

— C'est vrai, mais comme tu le dis, nous nous verrons souvent; d'ailleurs, dans peu d'années nous serons mariées toutes deux et alors... nous ne nous quitterons plus. Adieu! maman m'appelle; adieu, ma bonne petite!»

Alice embrassa son amie, de noirs pressentimens gonflaient son cœur et elle s'éloigna brusquement pour cacher ses larmes.

III.

Six mois après, l'hôtel de M. Richemont tout parfumé de fleurs, étincelant de mille bougies, voyait entrer dans ses cours des femmes aux riches parures de bal, d'élégans cavaliers; un orchestre délicieux se faisait entendre; tout respirait la joie et l'opulence: Mathilde venait d'épouser le banquier Morand. Uniquement occupé de ses affaires de finance, M. Edmond Morand laissa sa femme libre de dépenser comme elle l'entendrait la forte somme qu'il lui allouait pour sa toilette et pour les dépenses de la maison. Mathilde, flattée dans ses goûts de domi-

nation et de prodigalité; se prit à aimer son mari de toute son ame; et quand elle se retrouvait avec Alice, elle ne l'entretenait que de son bonheur, et ne cessait de répéter: « Il faut que tu sois heureuse aussi; mon père te trouvera un mari comme Edmond. — Je ne suis pas pressée, disait la sage Alice, on est bien jeune pour entrer en ménage à dix-sept ans: c'est un état si grave que le mariage! — Grave! où prends-tu cela? On est toujours en fêtes, en plaisirs... »

Alice sourit; elle n'envisageait pas le mariage sous le même point de vue que sa frivole amie, et quand celle-ci accourait, disant: « Nous avons un colonel d'artillerie, un diplomate, un agent-de-change (le nombre était grand de ceux qui convoitaient la dot de la riche créole), Alice refusait toujours; elle aurait voulu être aimée un peu pour elle-même, et tous ces prétendans ne l'avaient même jamais vue!

Un jour Mathilde devint encore plus pressante; il s'agissait cette fois d'un confrère de son mari: tout semblait réuni pour faire de M. Rivers un parti convenable; des affaires brillantes, une belle fortune, un extérieur agréable; n'y aurait-il pas folie à refuser? et M. Richemont, le tuteur d'Alice, joignait ses instances à celles de sa fille; pourtant Alice hésitait encore, lorsqu'un événement vint la décider. M^{me} Evrard fut emportée en deux jours par une fluxion de poitrine; cette dame était l'unique conseil d'Alice, qui ne put supporter l'idée d'habiter cette maison devenue déserte pour elle, et qui, se trouvant moins forte pour résister aux sollicitations de M. Richemont et de Mathilde, donna enfin son consentement d'épouser M. Rivers. Les noces furent simples: Alice, encore navrée de la mort de M^{me} Evrard, n'aurait pu supporter l'idée d'une fête.

IV.

Le mois de miel passé, M^{me} Rivers

s'aperçut que son mari avait dû faire de bien grands efforts en accordant de la déférence et même de la sympathie pour les opinions de sa fiancée, car il se montrait maintenant l'homme le plus entier, le plus despote qui fût au monde; Alice pleura en secret, puis elle résolut d'étudier le caractère de celui auquel elle se trouvait liée, d'y conformer le sien, et mit tant de douceur dans sa conduite, que M. Rivers n'aurait su réellement comment s'y prendre pour se fâcher contre sa femme, et cependant quels chagrins n'éprouvait-elle pas! elle, si aimante, se voyait l'épouse d'un homme froid et sévère; pleine d'ordre et d'économie, elle était forcée d'approuver le luxe le plus effréné, les dépenses les plus folles.... mais repoussant comme un tort toute pensée qui pouvait lui montrer son mari coupable, elle se forçait à l'aimer, et tel est le vouloir dans une honnête femme que bientôt elle y réussit. Après quatre années de mariage, deux beaux enfans jouaient autour d'elle, et quand M. Rivers les caressait, elle se sentait bien heureuse! Mathilde aussi lui montrait une affection passionnée; sans cesse elle accourait la voir; elle aurait voulu ne se montrer au théâtre qu'avec elle; la boudait quand elle se refusait à l'accompagner au bal; parlait à chacun de leur tendre amitié, jurait qu'elle ne saurait vivre loin d'Alice; mais il y avait comme de l'affectation dans ces grands mots de *sainte liaison, de touchante sympathie*.

Plus véritablement sensible, Alice n'entretenait personne de ses sentimens pour Mathilde; elle se contentait de l'aimer de toute son ame; mais elle souffrait de l'exaltation de cette jeune femme, de ses étourderies, de sa dissipation, de l'entendre parler toilette, spectacles, quand elle n'aurait aimé que les intimes causeries d'autrefois. Le fait est, qu'il y avait beaucoup d'amour-propre mêlé aux avances que lui faisait Mathilde, car l'immense fortune de M^{me} Rivers; sa conduite

parfaite, sa beauté la faisaient rechercher : toutes les femmes auraient brigué à honneur d'être admises dans son intimité ; et voilà pourquoi Mathilde tirait vanité d'être l'amie d'Alice.

Deux ans se passèrent ; alors des affaires d'intérêt brouillèrent M. Rivers et Edmond Morand ; mais les brouillèrent au point qu'un duel fut près d'avoir lieu entre eux. Leur rupture fit de l'éclat : on donna tous les torts à M. Rivers, et ce fut lui qui se montra le plus violent des deux. « Je vous défends de revoir M^{me} Morand, » dit-il à sa femme.

— Mathilde, répondit-elle, ainsi que moi, est restée étrangère à vos débats ; voulez-vous me priver de ma seule amie ?

— Je vous défends de revoir M^{me} Morand, répéta M. Rivers. » Alice, désirant à tout prix conserver l'affection de son mari, écrivit à Mathilde les raisons qui la forçaient à ne plus la voir, et tout en lui conservant la plus tendre amitié, elle attendait un temps plus heureux !

Mathilde ne répondit point à cette lettre. Ne pouvant plus tirer vanité de sa liaison avec M^{me} Rivers, elle voulut au moins se faire honneur de ne plus la voir ; aussi disait-elle à tout le monde : « M. Rivers a eu des torts envers mon mari ; naturellement j'ai dû sacrifier mon amie à mon devoir. » Et Alice, le cœur navré de la conduite de cette Mathilde tant aimée, la pleurait en secret.

Depuis ce jour, les chagrins se multiplièrent dans l'âme d'Alice : le caractère de son époux s'aigrit de plus en plus ; elle comprit, à quelques paroles qui lui étaient échappées, que ses affaires s'embarrassaient ; si elle essayait de le porter à la confiance, il répondait avec humeur ; cependant un jour il vint de lui-même lui faire les aveux qu'elle avait vainement sollicités. « Tant que j'ai cru pouvoir rétablir mes affaires, lui dit-il, je ne vous en ai point parlé ; maintenant que ma ruine est inévitable je dois à vous, à mes enfans de vous sauver de la misère... je

viens vous prier de signer une séparation de biens. »

A cette proposition, la timide Alice leva la tête, et regardant son mari avec dignité : « Il est peut-être de mon devoir de mère, lui dit elle, de garder à mes enfans une ressource pour l'avenir ; mais il est contre ma conscience de frustrer des créanciers de ce qui leur appartient... Je ne signerai rien de contraire à l'honneur. »

Il ne put ébranler Alice ; elle ne comprenait pas ses enfans riches et leur père déshonoré.

Quelques jours après, des hommes de justice entraient chez elle, mettaient les scellés partout ; et, le soir, on lui apprenait que son mari venait de se faire sauter la cervelle. La malheureuse femme pensa mourir de douleur et d'effroi en se trouvant aux prises avec de tels malheurs. Mais, elle songea à ses enfans, et les servant avec amour entre ses bras, elle tomba à genoux, priant Dieu de leur servir de père ; puis elle ne songea plus qu'à se raidir contre sa cruelle fortune. Une pensée la soutenait : en apprenant sa position, Mathilde allait revenir auprès de son amie, et quand s'ouvrirait la porte de sa chambre, Alice tressaillait, croyant voir le visage chéri de Mathilde ; mais elle l'attendit vainement. Mathilde ne vint point ; seulement arriva une lettre d'elle, bien polie, bien affectueuse même, où elle plaignait Alice de tout son cœur ; elle finissait en lui disant : « Malgré les torts de ton mari envers nous, je n'ai point oublié notre ancienne amitié. »

Alice froissa cette lettre ; une dernière amertume lui arriva au cœur, mais plus poignante que les autres ; il lui fallut perdre un reste d'illusion : Mathilde ne l'aimait plus. « M'écrire dans un pareil moment, disait l'infortunée ; ne pas être ici pour pleurer avec moi, avec moi, pauvre veuve, dont elle ose accuser l'époux mort, et mort d'une manière si horrible ! »

Les créanciers de M. Rivers ne vou-

lurent entendre à aucun arrangement. Alice vit tout vendre chez elle ; à peine lui laissa-t-on une partie du mobilier de ses enfans. Dans ce désastre, n'ayant autour d'elle ni ressources, ni appui, elle eut la pensée de retourner aux colonies, où elle savait qu'il lui restait des parens éloignés ; mais le bas âge de ses enfans, leur santé délicate et une sorte de fierté la renaient : il lui répugnait de retourner dans sa patrie pour y quêter des secours. Le premier moment de douleur passé, Alice pria qu'on lui procurât, soit des leçons de piano, soit de la musique à copier, soit quelque autre chose à faire. Chacun lui promit de s'intéresser à elle ; mais, timide et sans expérience, elle ne sut pas solliciter jusqu'à l'importunité. Deux de ses enfans tombèrent malades. Quelques dames de sa société vinrent la voir, lui demandant ce qu'elle comptait faire. La pauvre veuve n'en savait rien ; la santé de ses enfans ne lui permettait plus de donner des leçons qui l'auraient retenue loin d'eux. Enfin, il fut décidé que M^{me} Rivers élèverait chez elle un petit magasin de lingerie. Toutes ses amies lui promirent leur pratique, l'engageant à commencer de suite ; mais nulle n'offrit une mise de fonds. En attendant, la pauvre mère travaillait ; sa pâleur, l'amaigrissement de ses traits, attestèrent bientôt ces veilles prolongées et ces douleurs morales qui minent et tuent plus encore que la maladie. La fièvre ne la quittait plus, et toujours, dans son esprit malade, l'image de Mathilde indifférente se plaçait devant Alice ; puis, indulgente, elle s'accusait elle-même. (Peut-être aussi se plaint-elle de moi, pensait-elle ; peut-être m'accuse-t-elle de ne lui avoir pas demandé le moindre service...

Ayant appris que le fonds de la lingère qui la faisait travailler était à vendre, M^{me} Rivers craignit de voir s'échapper cette planche de salut, et, saisissant une plume, commença une lettre pour Mathilde, la déchira, la recommença, fut ten-

tée de renoncer à son projet. Enfin, faisant un effort, elle traça en tremblant ces lignes :

« J'ai besoin de deux mille francs ; cette » somme me servira à fonder un établis- » sement qui me donnera une existence, » en travaillant, pour moi et mes pauvres » enfans. Mathilde, au nom du ciel, prê- » tez-les moi !

« Votre amie d'enfance, Alice. »

Elle remit cette lettre à un commissionnaire, et attendit son retour avec anxiété.

V

Lors des malheurs de M^{me} Rivers, Mathilde avait éprouvé le désir de la revoir ; sans une mauvaise honte elle eût volé près de son amie. Aussi, l'image d'Alice revenait sans cesse, et avec elle un certain trouble, une mauvaise conscience : pour lui échapper, Mathilde se jeta dans les fêtes et les plaisirs du monde. Au commencement de son mariage, elle avait fait de si folles dépenses que son mari s'était vu obligé de les régler ; elle venait donc de recevoir sa pension, deux mille francs pour trois mois, lorsque sa femme de chambre lui remit deux lettres : la première était une invitation pour un bal brillant, et déjà la coquette avait en idée dépensé son trimestre, lorsque, regardant la seconde, elle tressaillit. « Sortez, dit-elle à sa femme de chambre, je vous sonnerai quand ma réponse sera prête. » Mathilde avait reconnu l'écriture d'Alice. Que lui vent-elle ? Elle brise le cachet ; à mesure qu'elle lit, ses traits se contractent ; elle éprouve un mélange de remords, de honte, de pitié... mais deux mille francs ! Alice demande deux mille francs, se dit-elle, elle les demande à moi qu'elle a cessé de voir !... à moi qu'elle a offensée par son dédaigneux silence !... c'est inconcevable !... Croit-elle donc que deux mille francs ne sont rien ! Et Mathilde veut refuser ; mais il lui est impossible de trouver un mot ; son serment au pied de l'autel

lui revient à la mémoire. Elle a juré devant Dieu qu'elle rendrait à Alice le premier service qu'elle lui demanderait ; Alice , sans doute, s'en souvient aussi, bien qu'elle n'en parle pas. Ces deux mille francs qu'elle demande, ils sont là ! Mathilde les possède... Un bon sentiment lui revient, elle saisit l'argent et va l'envoyer ; puis elle voit la lettre d'invitation et s'arrête.... Adieu donc ce bal , adieu tout plaisir pour le reste de l'hiver !... L'égoïsme l'emporte. Mais je veux m'excuser auprès d'Alice , dit-elle, et elle lui écrit qu'elle n'est pas assez heureuse pour pouvoir disposer maintenant de cette somme. J'aurais été te le dire moi-même, ma chère Alice, ajoutait-elle, sans une indisposition qui me retient à la chambre. Puis, rouge de honte, elle fit remettre la lettre au commissionnaire, et quand, une heure après, la femme de chambre entra, par un mouvement spontané, Mathilde regarda si elle n'avait rien à la main : la femme de chambre tenait la réponse. Mathilde l'ouvrit, et y trouva ces mots : « Mon Dieu ! recevez le » serment que, si parle suite l'une de nous » avait besoin d'un service quel qu'il fût, elle » n'aurait qu'à s'adresser à l'autre pour » l'obtenir. » Mathilde resta anéantie ; elle pleura, mais ce furent des larmes de dépit. Alice, veuve, pauvre, suppliante, était plus noble, plus digne, que Mathilde, riche et heureuse... Elle essuya ses yeux, serra son argent, et sortit pour ses emplettes de bal. Le reste du jour, le lendemain, toute la semaine, elle s'efforça de s'étourdir ; c'était en vain : un remords l'oppressait jusque dans le sommeil, puis, le soir du bal, au moment de partir, brillante de parure, elle fut forcée de passer une légère couche de rouge sur ses joues, car une pâleur mortelle altérerait ses traits. Accompagnée de son mari, Mathilde monta en voiture pour se rendre de la Chaussée-d'Antin au Luxembourg. En traversant une des rues étroites adjacentes au Pont-Neuf, la voiture se trouva arrêtée par la foule qui entourait une ci-

vière. M. Morand baissa la glace et demanda ce que c'était. « C'est, lui répondit-on, une aliénée que l'on porte à l'hôpital, et qui se débat en criant qu'elle n'est pas folle. — Pauvre femme ! dit Mathilde. » En ce moment les cris de cette infortunée se firent entendre ; on distinguait ces mots : « Ramenez-moi auprès de mes enfans ! mes pauvres enfans, que vont-ils devenir ? au moins ayez pitié d'eux, menez-les chez Mathilde Morand, elle les recevra, elle qui m'a repoussée. » Alors M^{me} Morand jette un cri plus perçant que les cris de cette femme, se précipite à la portière qu'elle ouvre violemment, s'élance, et se trouve près de la civière. « Alice, ma chère Alice, disait-elle à la pauvre femme, c'est moi qui t'ai tuée, pardonne, ah ! pardonne-moi ! » et, sans penser à la foule qui l'environne, à sa fraîche toilette qu'elle traîne dans la boue, elle embrasse son amie qui ne la reconnaît pas et pleure toujours ses enfans. M. Morand, aidé de ses domestiques, a enlevé Alice, l'a placée dans la voiture, où sa femme remonte éperdue, et, se dérobant aux curieux interdits, il donne l'ordre de retourner à l'hôtel. Pendant la route, Mathilde implorait son amie, s'accusait : ce n'était plus une femme égoïste et légère ; c'était une femme repentante et désespérée.

M. Morand, après avoir fait déposer M^{me} Rivers dans un lit, avait envoyé chercher ses enfans. Mathilde les fit approcher de leur mère ; alors un faible cri lui échappa ; elle les serra dans ses bras en fondant en larmes ; puis, promenant autour d'elle des regards attendris, elle reconnut son amie, et la raison lui revint : « Je le savais bien, dit-elle, que tu ne m'abandonnerais pas, et que malgré toi tu m'aimais encore. — Toujours, toujours ! dit Mathilde, en se précipitant à genoux. Ma vie entière pour réparer ma faute et me la faire pardonner. — Te pardonner, répondit la pauvre créature, quand tu me rends à la vie, à mes enfans... » et elle ten

dit les bras à Mathilde, qui s'y précipita en pleurant. De ce moment, Alice ne donna plus d'inquiétudes : le désespoir la conduisait au tombeau, l'espérance lui rendit la santé. Tu n'as plus besoin de t'inquiéter de rien, lui disait Mathilde ; tu resteras avec nous ; mais Alice la remercia ; elle accepta seulement des fonds pour commencer un établissement, et maintenant, l'âme tranquille, entourée de ses enfans, dont le nom est resté sans tache, elle trouve son bonheur dans le travail et dans l'amitié de Mathilde, qui, n'ayant pas eu la satisfaction d'être mère, a promis à Alice d'adopter un de ses fils, lorsque la loi le lui permettrait ; et cette fois, Mathilde tiendra son serment.

M^{me} VICTORINE COLLIN.

Berthe et Iseult.

Vers le treizième siècle vivait un gentilhomme dont la légende ne dit pas le nom, mais que nous appellerons le sire Jehan. Nul ne possédait plus mince châtellenie ni plus charmantes filles. Le sire Jehan aurait eu une belle dot à leur donner, si ses ancêtres n'avaient beaucoup amoindri son héritage dans les guerres ruineuses de la Palestine. Berthe et Iseult, fraîches comme des roses, blanches comme des lys, pleines de grâce et de gaieté, n'étaient pourtant pas recherchées : dans ce temps-là, on commençait à tenir à ce métal que nous appelons *vil*, mais pour la possession duquel nous travaillons sans cesse.

Nos deux sœurs vivaient donc, comme je l'ai déjà dit, fort isolées. Le château qu'elles habitaient n'avait pas, depuis bien long-temps, retenti de chants joyeux. Ses

antiques ponts-levis, ses lourdes et massives portes ne s'abaissaient et ne s'ouvraient jamais au bruit des fanfares d'une brillante jeunesse : l'on n'entendait que le cri sinistre des chouettes et des hiboux perchés le soir sur les antiques tourelles. La salle d'armes, toute tapissée de fer, était déserte ; nul page, varlet ou écuyer n'y venait enflammer son jeune courage, et baiser avec respect l'armure qui couvrit la valeur et la courtoisie des nobles châtelains. Je me trompe en disant que l'on n'entendait que le cri des hiboux : la voix fraîche et mélodieuse des deux sœurs faisait quelquefois retentir les murs noircis des longs corridors, et les voûtes gothiques de la chapelle. Légères et insouciantes, jamais le plus faible nuage n'avait obscurci leur front, et leurs beaux jours s'écoulaient paisiblement. Cependant, au milieu de leurs confidences mutuelles, elles s'avaient quelquefois qu'un autre genre de vie plus agité leur eût semblé plus heureux.

Ces vœux secrets s'accomplirent enfin : sire Jehan déclara un jour qu'il s'était présenté un mari. Grande fut la joie des jouvencelles que cette nouvelle intéressait tant. Voilà nos deux jeunes imaginations qui travaillent, et il y avait de quoi ! la langue allait, Dieu sait !... Dès lors, il s'établit une sorte de rivalité entre les deux sœurs.

Or, Berthe, qui comprenait qu'il fallait être la plus belle pour l'emporter, afin d'avoir fine taille et gentil corsage, revêtit une *cotte-hardie*, la plus légère et la plus serrée qu'elle put trouver. On était au mois de février, l'air était piquant, un fort vent de bise gémissait dans les grandes fenêtres à ogives dépourvues de vitraux, car le verre était alors une chose fort rare. L'imprudente grelottait et changeait de couleur à chaque instant ; mais que ne peut la coquetterie ! Iseult, au contraire, s'était vêtue chaudement ; sa taille ne paraissait pas tout-à-fait aussi mince que celle de sa sœur, mais nulle-

ment serrée; Iseult avait beaucoup de grâce et de souplesse, et sa figure fraîche et vermeille était ravissante à voir.

Les deux sœurs attendaient, installées près d'une fenêtre, les yeux tantôt à leur ouvrage, tantôt errans dans la campagne.

Enfin le sire Jehan entra, tenant par la main un jeune chevalier de bon air et de noble figure. Berthe, gênée dans sa cotte-hardie, se tenait droite et raide comme un automate. Iseult, au contraire, négligemment penchée sur son métier à broder, avait un laisser-aller charmant. Après les complimens d'usage, le chevalier s'étant assis :

« Eh bien! messire, dit le sire Jehan, quelle nouvelle apportez-vous de notre bonne ville de Paris ? »

— Par Notre-Dame, mon seigneur, il s'y est passé de bien grandes choses. Vous savez sans doute que Marie de Brabant vient d'y faire son entrée. Oncques il n'y eut dans les siècles passés plus brillantes fêtes en joutes et tournois. Les chevaliers vainqueurs ont été couronnés par la reine, la plus belle et la plus gracieuse des femmes.

— Vraiment! beau sire, dit Iseult qui était toute yeux et toute oreilles.

— Et la toilette des dames? » ajouta la blême Berthe.

Au son de cette voix oppressée et grelottante, le chevalier demeura un peu surpris. Il se remit cependant et continua :

« Ah! noble damoiselle, jamais si grandes parures et richesses ne s'étaient vues : le soleil en resta caché de confusion, foi de gentilhomme.

— Arrêtez! s'écria le sire Jehan; malgré ce que vous pouvez nous dire de cette fête, je suis assuré qu'elle ne surpassa pas en magnificence celle qui se donna au mariage du saint roi Loys, et je défie que la mariée fût aussi belle que la défunte reine Marguerite. »

La dispute allait s'engager et devenir peut-être sérieuse; car le chevalier, bien que jeune, était trop fier pour céder, lorsqu'on entendit corner l'eau, son qui

réjouit fort le voyageur; il avait fait une longue course, et se sentait en très-grand appétit.

La table était dressée sur une chaude litière de paille, que l'on avait, ce jour-là, jonchée d'herbes odoriférantes. La fumée d'un énorme potage au lard vint ranimer la bienveillance sur tous les visages, à l'exception de celui de Berthe qui, sans mouvement et sans couleur, ne semblait plus appartenir aux vivans. Cependant, comme c'était l'usage, lorsque l'on voulait faire honneur à quelqu'un, et, en sa qualité d'ainée, Berthe se leva pour donner à laver au chevalier; mais, ô malheur! ses doigts raidis ne purent soutenir la lourde aiguière et elle eut la mortification de la voir tomber, d'où le chevalier conclut que cette damoiselle était fort maladroite, et fort peu propre aux soins d'un ménage. Pour remplacer sa sœur qui était revenue confuse à sa place, Iseult s'approcha du chevalier en tremblant aussi; mais, ce n'était pas de froid, car les plus belles couleurs embellissaient son charmant visage, ce que le chevalier remarqua avec satisfaction.

Le dîner se passa fort joyeusement pour tout le monde, excepté pour la pauvre Berthe qui, se trouvant placée à côté du chevalier, mangeait dans la même assiette, allongeant de temps en temps sa main bleuâtre et tremblotante, et dont le visage grimait lorsqu'elle voulait sourire.

Le dressoir n'était pas très-bien garni; il se ressentait un peu de la pauvreté du maître. Cependant, un petit baril de vin de Surène promettait une délicieuse boisson. Le baril fut apporté sur la table avec précaution, et le vieux chevalier saisissant le hanap, but à la santé de son hôte, à la prospérité de la France, et au repos de l'ame de la défunte reine Marguerite.

« Adonc! messire, dit le jeune chevalier, en prenant la coupe à son tour, permettez que je boive à la santé de toutes les belles en général, et en particulier à celles de

vos gentes damoiselles. » En disant cela il ne regarda qu'Iseult.

Le repas terminé, onze heures et demie venaient de sonner à l'horloge du château, beau moment en hiver pour la promenade. Le sire Jehan en proposa une dans le parc assez restreint qui entourait le manoir, et dont la tenue fort négligée se trouvait en harmonie avec les minces ressources du bon châtelain. Le soleil, presque au milieu de sa course, était assez ardent, et faisait fondre le givre dont les grands chênes étaient couverts. Iseult, marchant insouciant et légère, s'arrêtait de temps en temps pour cueillir les violettes, les marguerites et les primevères trop hâtives qui commençaient à percer à travers le gazon naissant. Pour Berthe, toujours occupée de sa toilette, la moindre goutte d'eau qui tombait sur ses vêtements la faisait tressaillir, et ses souliers étroits gênaient ses pieds de manière à l'empêcher de marcher : elle restait donc en arrière, morne et silencieuse ; mais, contente de sa personne, car elle venait de voir l'ombre de sa taille à côté de celle de sa sœur, et avait pu juger de la différence qui existait entre elles.

Le vieux Jehan marchait à côté de son jeune compagnon ; ils paraissaient tous les deux s'entretenir de choses sérieuses ; cependant le regard furtif du jeune chevalier suivait tous les mouvemens de la jolie Iseult. Celle-ci accourait, tenant à la main un bouquet dont elle se para avec une joie vraiment enfantine, ce dont le chevalier demeura tout émerveillé.

Le soir arriva enfin ; le soir, moment des gais et tendres propos, le soir, moment de la journée si intéressant, surtout au moyen-âge. Assis près de l'âtre bien flambant de l'immense cheminée, où brûlait un chêne entier, chacun des acteurs de ce petit cercle, tour-à-tour écoutant ou prenant la parole, interrompait, de temps à autre, les récits un peu prolixes du bon vieux chevalier.

Or, on était alors dans la salle d'armes,

salle d'honneur et de réception : la jolie et blanche figure d'Iseult ressortait parfaitement sur les murs brunis par le temps, et sur les armures sarrazines qui les décoraient ; Berthe seule n'éprouvait point la chaleur bienfaisante du foyer. De crainte que l'ardeur du feu ne gâtât son teint ou ses vêtemens, je ne sais lequel des deux, elle s'était retirée dans un coin de la salle où l'on pouvait l'admirer, mais voilà tout.

« Eh ! vraiment, mon seigneur, dit le jeune chevalier, faisant une réflexion sur ce que venait de raconter le sire Jehan, vraiment, la coquetterie des femmes n'a jamais été poussée aussi loin. Croiriez-vous que des dames de la cour, que je connais, mais que je ne nommerai pas, par respect pour ce sexe aimable que tout bon chevalier doit, sinon adorer, du moins honorer, croiriez-vous, dis-je, que des dames de la cour se sont fait écorcher le visage afin d'avoir la peau plus belle ! J'en connais d'autres qui, pour s'amincir la taille, se serrent jusqu'à s'étouffer. » Berthe se mordit les lèvres de dépit, car elle eut l'idée que cette sortie ironique lui était plus particulièrement adressée qu'aux dames de la cour. Après avoir cité plusieurs autres exemples de l'extravagance des femmes, le jeune chevalier finit par en déduire qu'elles avaient bien tort, étant jeunes et belles, de se torturer ainsi pour se donner en ridicule aux yeux des gens desens et bien avisés. Jehan et Iseult l'approuvèrent, Jehan par conviction, et Iseult, peut-être par un léger mouvement de malice. Berthe pleurait de rage, ce qui ne l'empêchait pas de se tenir si droite sur sa chaise de bois à dossier sculpté, que son corps formait deux équerres parfaites. La conversation s'animait de plus en plus ; la vive Iseult riait comme une folle des contes joyeux du gentil chevalier. Le vieux Jehan ayant pour dais l'immense manteau de la cheminée, tisonnait en devisant.

« Oui, mon jeune ami, reprit-il en montrant une vieille harpe appendue à un

pillier, ces cordes ont long-temps vibré sous des doigts habiles et ont fait entendre d'autres chants que des chants d'amour. Iseult, ma fille, faites-moi passer cette compagne de mon jeune âge. Je suivais le saint roi Loys, dit-il en pressant sur son cœur le vieil instrument, comme on y presse un enfant chéri; bien souvent aux plaines brûlantes de Damiette, nous avons, elle et moi, ranimé le courage abattu des croisés! » Et cédant à cet amour de raconter, si naturel à la vieillesse, il dit comment, dans les heures de repos, la noble reine Marguerite se plaisait à ouïr ses tençons et ses lais belliqueux.

« Berthe, ajouta-t-il en présentant la harpe à sa fille, ma main débile est maintenant incapable d'en tirer des sons, prenez et chantez-nous ce lai que vous savez, de Thibaut de Champagne. Les regards se portèrent vers la jeune fille qui, toujours triste et pâle, se morfondait dans son coin, et prenant la harpe des mains de sire Jehan, le chevalier vint la déposer aux pieds de Berthe qui le remercia d'un regard plus animé que toute sa personne. La jeune fille, après avoir accordé l'instrument, non sans peine, préluda un moment; mais sa voix, ordinairement si mélodieuse, trahit la gêne qu'elle endurait; ses doigts raidis par le froid ne purent tirer que quelques imparfaits accords; les efforts qu'elle fit pour reprendre ses avantages furent sans succès; et, honteuse, elle remit l'instrument à sa sœur, avec un dépit qu'elle ne put cacher. Iseult, moins habile que Berthe, chanta, sans contrainte et sans prétention, une vieille ballade dont le chevalier fut ravi; et celui-ci, prié de chanter à son tour, le fit avec une expression qui laissa voir clairement les nouveaux sentimens dont il était agité. Voici les paroles :

Onques n'ay aimé
Douce jouvenelle;
Jamais la plus belle

N'a pu me charmer.
Avois l'ame dure
Et le cœur fermé,
Mais rigueur ne dure
Contre beauté.

Las! m'étois trompé!
Si je fus rebelle;
Je cède à la belle
Qui sait me charmer.
Elle a fait blessure
A mon cœur fermé;
Car rigueur ne dure
Contre beauté.

Avois bien juré
Froideur éternelle;
Mais à cette belle,
Qui peut résister?
Du mal que j'endure
Ne suis contristé,
Car rigueur ne dure
Chez la beauté.

On vanta beaucoup le charme de la voix et des paroles. Iseult, qui avait compris les regards du chevalier, et modestement baissé les siens, s'attendait à une explication qu'elle prévoyait être tout à son avantage.

Onze heures sonnèrent, heure indue en ce temps-là, et le chevalier devant repartir de grand matin, messire Jehan parla de s'aller reposer. « Je le veux bien, répondit le jeune homme, mais au préalable, ajouta-t-il en prenant la main de la charmante Iseult, octroyez-moi, messire, cette noble damoiselle pour fiancée; » car c'était ainsi que cela se pratiquait dans ces temps de simplicité et de prud'homme. Aussi fut-ce tout naïvement que le chevalier demanda à Iseult si elle y donnait son consentement. La jeune fille, pour toute réponse, abandonna en rougissant sa main au chevalier qui la baisa avec transport; puis, mettant un genou en terre: « Bénissez-nous, mon père, dit-il; puisque vous allez me permettre de vous donner ce nom. » Il est à remarquer que sire Jehan n'avait encore rien dit, mais on espère si facilement ce qu'on désire!.. Le bon père essuya ses yeux. « Puisque

c'est ma fille Iseult que vous me demandez avec tant de courtoisie, je vous l'accorde, beau sire. Que Dieu, notre seigneur, et sa très-sainte mère vous gardent toujours en paix ; saint roi Loys et noble reine Marguerite priez pour eux ! — Amen ! » ajouta le chevalier inclinant respectueusement son front.

Or, cette scène était touchante, et il n'y avait peut-être qu'une personne au monde sur qui elle pût faire une impression désagréable. Cette personne était Berthe qui, stupéfaite, ouvrait de grands yeux, et restait comme pétrifiée sur sa chaise. Cet état aurait duré long-temps, si son père, étonné de cette insensibilité apparente, ne s'était écrié : « Mais qu'as-tu donc, Berthe ; ma pauvre enfant, serais-tu malade ? Viens donc embrasser notre fiancée. » A cette interpellation, la jeune fille se leva péniblement et sentit qu'il fallait faire bonne contenance. Après avoir, le cœur navré, et d'une voix presque éteinte, souhaité aux jeunes fiancés toutes sortes de bonheur, elle tourna le dos et sortit. Arrivée dans sa chambre, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, pensant qu'il y aurait grand déshonneur à elle, l'aînée, de ne pas être mariée la première. Puis, disons tout, le chevalier lui plaisait. Cependant, après avoir bien pleuré, et, pendant une heure au moins, dit la légende, juré de se retirer dans un monastère et de se consacrer à Dieu, la douce chaleur du lit, si agréable après tant de souffrances, apaisa la douleur de Berthe, et elle s'endormit paisiblement.

Un mois après, le chevalier était l'heureux époux de la gentille Iseult.

Un an s'était écoulé. Sire Jehan, Berthe, Iseult et son mari se trouvaient réunis dans la salle d'armes ; ces derniers arrivaient le soir même de la cour. Après une longue absence, la conversation, comme on peut le supposer, était fort animée. Un feu bien flambant, comme l'année précédente, pénétrait aussi d'une

douce chaleur. Rien n'était changé, à l'exception de Berthe qui, fraîche, souriante, et tenant aujourd'hui sa place au foyer, paraissait bien différente de la Berthe grelottante et blême de l'an passé. Le chevalier qui, depuis un moment, la regardait d'un air ébahi, se frottant les yeux comme s'il venait de s'éveiller, s'écria : « Vraiment ! notre damoiselle et sœur, vous êtes merveilleusement embellie depuis notre dernière entrevue, et pour le moins sept fois plus gracieuse.

— Ne vous esbahissez pas tant, monseigneur, dit malicieusement Iseult, sachez que, pour se faire belle et bien faite, notre sœur avait revêtu une cotte-hardie sans fourrure et très-serrée ; le froid qui la parcourait lui fit avoir cette figure verte et blême qui vous déplaisait tant (Berthe baissa les yeux toute confuse), ce dont Dieu soit loué ! cher seigneur ; car sans cela, je ne vous apprendrais probablement pas. Oh ! ne m'en veuillez pas, bonne Berthe dit-elle en tendant la main à sa sœur, je suis si heureuse ! — Dieu me garde de vous en vouloir, répondit Berthe, en serrant affectueusement la main qu'Iseult lui présentait ; car j'avais besoin de cette bonne leçon ! »

La légende dit qu'un soupir accompagna ces paroles. J'en doute : on est si heureux du bonheur de ceux qu'on aime ! Mais aussi la légende ajoute que Berthe, entièrement corrigée de sa malencontreuse coquetterie, ne perdit rien pour attendre, et qu'un chevalier de bon lignage rendit, quelques mois après, justice à ses aimables qualités.

L. L.

Abonnée au *Journal des Demoiselles*.

— 6986 —

Ayuntamiento de Madrid

Billet Anonyme

A MADAME ***.

Dans ce Paris menteur, où tout vole à l'éclat,
Où toutes les vertus sont vertus d'apparat,
Où tant de fausses fleurs, tant de fruits au cœur vide,
Étalent leur vain luxe, enveloppe perfide,
Il est pourtant, bien loin de la foule et du bruit,
Des vertus que dans l'ombre une étoile conduit;
Il est de simples fleurs, de pâles violettes,
Qui couvent leurs parfums sous des feuilles discrètes,
Des cœurs profonds que rien ne révèle au dehors,
Qui dans la vie intime abritent leurs trésors,
Et, dédaigneux du monde et de ses vains suffrages,
Vont seuls et s'appuyant sur leurs humbles courages,
Pareils à cette lampe allumée au saint lieu
Qui brûle avec mystère et ne luit que pour Dieu.

Voilà ce que souvent j'ai médité, madame,
En vous voyant, modeste et recueillant votre ame,
Vous nourrissant de rêve et de paix et d'amour,
Dans l'ombre rayonnant, renouant chaque jour
L'anneau du lendemain à l'anneau de la veille,
Et, chrysalide obscure, ou patiente abeille,
Grossir votre trésor, fleur pure des déserts,
Perle chaste formée au fond des sombres mers.

Telle et vous renfermant dans votre solitude;
Votre vertu s'accroît, vous devient habitude,
Et vous renouvelez avec simplicité
Un de ces dévoûmens toujours noble et vanté.
Toute à ces saints devoirs et d'épouse et de mère,
Vos deux enfans vous font et radieuse et fière;
A chacun de leurs pas ouvrant un horizon,
Vous aidez les progrès de leur jeune raisonnement,
Et vous avez pour eux, avec eux, toujours seule,
Des soins de jeune femme et de prudente aïeule.

Quand votre époux revient, vers le soir, soucieux,
Votre regard, plus doux qu'un doux rayon des cieux,
Sur ses ennuis alors fait reluire une fête,
Et vous, de ce bonheur si calme satisfaite,

Vous ne demandez pas au monde suborneur
S'il est une autre gloire , un plus ardent bonheur.
Ce bonheur est le vrai , cette gloire est la bonne ;
Sans doute elle est , madame , unie et monotone ,
Mais c'est comme le ciel ; et , comme son azur ,
Tout ce qu'elle reflète est lumineux et pur.
Donc , à l'éclat jaloux de ce monde frivole
Gardez-vous d'exposer votre blanche auréole ;
Sur votre vie obscure et vos chastes amours
Que , timide et voilée , elle brille toujours ,
Comme on voit une étoile au sein de l'ombre éclore ,
Qui tout-à-coup s'efface aux lueurs de l'aurore.

Puis , quand vous recevrez cet hommage inconnu ,
Comme vous innocent , comme vous ingénu ,
Peut-être en rougissant vous direz-vous , madame :
« Quelqu'un m'a donc comprise... » oui , jeune et tendre femme ;
Mais alors vers le ciel relevez vos beaux yeux ;
Il est quelqu'un là-baut qui vous comprend bien mieux.

FEU FÉLIX DAVIN.



Ayuntamiento de Madrid

Revue des Théâtres.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Le Diadesté ou la Gageure Arabe, opéra-comique en deux actes, paroles de MM. Saint-Hilaire et Loaré, musique de M. Godefrid.

Nous ne sommes point dans des déserts de sable et parmi des Arabes, mesdemoiselles, mais au milieu des lagunes et parmi des nobles Vénitiens.

Le marquis Manfredi, époux de la sage et belle Elmira, jaloux comme un mari de Venise, ne présente pas sa femme à la cour du doge, la cache à tous ses amis, et leur donne pour excuse que la marquise préfère la campagne à la ville et la solitude aux plaisirs du monde.

Steno, ami de Manfredi, fiancé à une jeune comtesse, qu'il n'a même pas voulu voir, parceque, choisie par de grands parents, il se persuade qu'elle doit être sans beauté, sans esprit et sans grâces ; mais, en revanche, il suppose toutes ces qualités à une jeune dame qu'il a rencontrée dans l'église de Saint-Marc, et dont il n'a aperçu qu'un œil bleu, lorsque le vent a soulevé son voile. S'en croyant remarqué, le fat a inscrit cette aventure sur ses tablettes ; il les donne à lire à Manfredi, qui reconnaît l'œil bleu, la duègne et les deux nègres muets dont il fait suivre sa femme... vous jugez qu'il y a bien là de quoi rendre un jaloux.... jaloux.

Manfredi ne permet à la belle Elmira de recevoir d'autres visites que celles de la jeune comtesse, fiancée de Steno ; ces dames se confient leurs chagrins. La comtesse a vu dans un bal celui à qui elle doit être unie ; elle l'aime et voudrait s'en faire aimer. Elmira, de son côté, désire jouir des plaisirs que lui permet sa

position dans le monde et voudrait que son mari ne fût plus jaloux.

Il s'agit donc de guérir l'un de sa fatuité, l'autre de sa jalousie... pour cela ces dames forment une ligue entre elles et leurs vieux serviteurs ; et la comtesse, sous les habits d'Elmira, promet de se trouver à l'église de Saint-Marc, et de se moquer du jeune présomptueux.

Steno et Manfredi dans des buts différents y courent... la dame à l'œil bleu ne paraît pas encore. Steno l'attend, mais le jaloux Manfredi revient à son palais, croyant y retrouver sa femme : ses domestiques disent que la marquise est sortie... puis, voilà qu'il l'entend faire de tendres adieux à une personne qui monte dans une gondole. Manfredi ne se connaît plus, et lorsque sa femme entre en arrachant un bouquet élégant, il le lui arrache des mains et le jette au loin avec fureur. Elmira disait adieu à la jeune comtesse, et venait offrir ce bouquet à Manfredi... C'est le jour de sa fête !

Le jaloux se repent, promet de donner un bal le soir même, et de présenter sa femme à toute la noblesse de Venise : à ces conditions, la marquise pardonne et propose à son mari de jouer 500 ducats, les frais de la fête, au *diadesté*, jeu arabe nouvellement transporté à Venise. Le marquis y consent. Ce jeu consiste à déterminer un espace de temps durant lequel les deux joueurs ne peuvent rien recevoir l'un de l'autre sans dire : *Diadesté* ! Celui qui l'oublie perd la gageure.

Vous connaissez sans doute, mesdemoiselles, un jeu à peu près semblable : le *philippe*. Lorsque, dans un repas, une dame en cassant une amande en trouve deux ; elle en garde une, et offre l'autre à un des convives en lui disant : « Je vous choisis pour mon *philippe*. » Après vingt-quatre heures écoulées, quand les *philippes* se revoient, celui qui le premier salue l'autre d'un *bonjour, philippe*, a gagné ; et l'autre lui fait un gracieux présent.

Mais laissons le *philippe* et revenons au

diadesté. La marquise, sûre de gagner, a déjà envoyé ses invitations à toute la noblesse vénitienne. Le soir venu, les saons se remplissent, les jardins s'illuminent au loin. Un pavillon reste dans l'obscurité : c'est là que la marquise et la jeune comtesse arrivent en habits de fête; elles attendent Steno qu'elles ont fait enlever par leurs domestiques; il vient, les yeux bandés, croyant se trouver à un rendez-vous donné par la dame à l'œil bleu. Aussitôt Elmira se retire à l'écart, et la jeune comtesse entre dans le pavillon, où elle chante des couplets en s'accompagnant de la harpe, Steno répond par d'autres couplets; la comtesse sort enfin du pavillon, et en la voyant si belle, Steno lui exprime son admiration en même temps que sa douleur d'être forcé d'épouser une jeune fille qui n'a sans doute ni beauté ni talens... A ces indiscretes confidences de son fiancé, la jeune comtesse se trouve à la fois heureuse et malheureuse... protégée par l'obscurité elle échappe à Steno au moment où Manfredi arrive à la recherche de sa femme, elle s'offre à ses regards, et Steno se sauve dans le pavillon. « Il y a quelqu'un ici ! dit le jaloux. — Je vous assure qu'il n'y a personne, répond Elmira. » Steno tremble, il vient de reconnaître la voix de son ami ! Malheureux !... celle qu'il aime est la femme de son ami ! « Donnez-moi la clef de ce pavillon ! s'écrie Manfredi exaspéré. » Elmira la lui donne, le marquis se précipite vers le pavillon; Steno se croit mort... mais Elmira éclate de rire. « Vous avez perdu, mon ami, vous ne m'avez pas dit *diadesté* ! » Steno respire, et le marquis, confus, revient auprès de sa femme. « Vous avez gagné, madame, lui dit-il, pardonnez-moi ! je ne serai plus jaloux, et vous pouvez commander la fête où je dois vous présenter à mes amis.

— La fête est commencée, et vos amis nous attendent; mais je vous ai trompé, monsieur le marquis, il y a un homme dans ce pavillon. » Le marquis cette fois ne veut pas croire sa femme; elle insiste : « C'est

le seigneur Steno... » le marquis n'en est pas plus ému... lorsque Steno se montre... alors la jeune comtesse s'approche... et tout s'explique à l'avantage de ces messieurs, bien qu'un peu confus de la leçon que ces dames leur ont donnée.

La musique de cet opéra est d'un jeune homme qui a obtenu un second grand prix à l'Institut. Elle est simple et grave, et l'instrumentation habile et de bon goût...

M. F. D. P.

Correspondance.

15 octobre ! Cela fait froid, n'est-ce pas ? Hélas ! adieu les feuilles et les fleurs, adieu la jeunesse de l'année ! C'est triste ! pour nous surtout, qui sommes dans la jeunesse de la vie. Il y a tant de rapports entre nous et les beaux jours.... du moins, à ce qu'on nous dit en vers et en prose, car la jeunesse de l'année renaît tous les ans, et la nôtre meurt tous les jours !... Essayons, ma chère, de les conserver toutes les deux. Pour y réussir, intéressons-nous à tout ce qui a besoin de nos soins, de nos conseils, de notre tendresse; cela tient le cœur dans un mouvement continu qui donne de l'activité au sang... Le sang, animé par les bons sentimens qu'il a pris en passant dans notre cœur, se répand ensuite dans nos membres, et leur donne de gracieux mouvemens; sur nos joues, et les colore; sur nos lèvres, et les fait sourire... Tu vois qu'ainsi nous serons toujours jeunes, puisque nous serons toujours jolies... et puis, imitons les fleurs, leurs formes élégantes, leurs nuances si variées... faisons-nous des illusions jusqu'au printemps prochain... Pour cela seulement tu as besoin de mon secours, et me voilà ! Mais ne va pas t'effrayer, je te prie, de la longueur et de l'ennui de la première

leçon ; elle renferme toutes les difficultés, les autres leçons seront plus courtes, plus faciles, et par conséquent plus amusantes... Après ce petit préambule pour te disposer favorablement, je commence :

FLEURS EN PAPIER.

DAHLIA.

Il te faut d'abord une petite table sur laquelle tu placeras des cartons de différentes grandeurs pour contenir tous les objets que je vais t'énumérer ici :

Un petit potoù il y a eu de la pommade. Mets-y de l'eau, fais-y fondre quelques morceaux de gomme arabique, puis délaies-y un peu de farine.

Un petit pinceau du prix de dix centimes, que tu places dans ce pot.

Une grosse de feuilles de dahlia sorties, soixante quinze centimes.

Une douzaine de boutons de dahlia, cinquante centimes.

Du fil d'archal très-fin, long de trois pouces à peu près ; donnons-lui un chiffre pour le reconnaître, le n° 1, par exemple.

Du moins fin, long de six pouces à peu près, n° 2.

Du plus gros, long de douze pouces à peu près, n° 3.

Une bobine de soie plate, vert-pistache.

Du papier blanc, rose, rouge, ponceau, violet, jaune, orange ou paille, pour faire des dahlia, selon ta fantaisie, vingt centimes la feuille.

Du papier vert-pistache, deux liards la feuille.

Du papier gros-vert glacé, dix centimes la feuille.

Du papier vert-bois, cinq centimes la feuille.

A présent que ta petite table est couverte de tous ces objets, suis-moi avec ta patience et ton intelligence accoutumées, et pardonne-moi les répétitions ;

car elles serviront à mieux me faire comprendre.

Prends du papier vert-pistache, pour tailler un carré sur le modèle n° 1 de la planche X.

Du papier vert-bois pour tailler deux fois le modèle n° 2.

Du papier ponceau (je suppose que tu veuilles faire un dahlia ponceau), avec lequel tu tailles deux fois les modèles n° 3, 4, 5, et trois fois le modèle n° 6. Il y a sur ces modèles des chiffres romains qui indiquent ces différents nombres de fois.

Du papier vert-pistache avec lequel tu tailles le modèle n° 7.

Du papier gros-vert glacé, avec lequel tu tailles le modèle n° 8, dont tu fais recoquiller à l'endroit les pointes des cinq feuilles ; en appuyant dessus à l'envers, avec le bout de ton dé.

A présent, prends tous les modèles qui ont une étoile, détache avec des ciseaux chaque feuille comme celles du modèle n° 6 ; plie des deux côtés toutes ces feuilles comme celles de ce modèle n° 6 ; pour cela emploie légèrement le pouce et l'index de la main gauche, de manière que les plis soient ouverts du côté de la tête, et appuie fortement avec le pouce de la main droite, de manière que les plis soient fermés du côté de la queue.

Prends du papier vert-pistache, avec lequel tu coupes des bandes sur les modèles 1, 2 et 3, désignés sous le n° 9. Afin d'avoir plus vite fait, plie ce papier en quatre ou six dans sa longueur. Tout cela est-il prêt ? Commençons.

Prends un morceau de fil d'archal n° 2, forme un petit crochet à l'une de ses extrémités, entoure-le de ouate de la grosseur d'une petite aveline que tu couvres du modèle n° 1. Rapproche autour du fil d'archal les quatre pointes de ce modèle, serre-les fortement, et arrête-les au bas de la ouate, avec la soie. Ceci forme le cœur du dahlia.

A présent, détache un brin de ouate, et tourne-le autour du fil d'archal en le

couvrant du haut en bas, ainsi que je vais te l'indiquer pour le papier.

Prends une bande de papier n° 2, appuie-la sur tes lèvres, colle-la sous le cœur du dahlia ; puis tourne le fil d'archal en serrant, entre le pouce et l'index de ta main droite, la bande de papier autour de ce fil d'archal, tandis que de ta main gauche tu la diriges. Quand le fil d'archal est couvert, tu déchires le papier, l'appuies sur tes lèvres, et le colles.

Avec ton pinceau, enduis de gomme la partie du cœur qui se trouve le plus près du fil d'archal ; introduis ce fil d'archal dans le carré qui est au milieu d'un des modèles n° 2 ; forme un cercle avec le pouce et l'index de ta main droite ; avec ta main gauche introduis à son tour le fil d'archal dans le cercle formé par ta main droite, et, de ta main gauche, tire-le en dessous de ta main droite ; referme ce cercle autour du cœur, de manière à ce que ce premier modèle n° 2 s'attache à la gomme dont tu as enduit le cœur, et que les feuilles y soient comme attachées. Enduis de gomme le dessous de ce premier modèle n° 2 ; introduis le fil d'archal dans le second modèle n° 2 (en ayant soin de *contrarier* les feuilles), et rapproche-le du cœur par les mêmes moyens employés pour le premier modèle n° 2. Enduis encore de gomme le dessous de ce dernier modèle n° 2 ; puis, introduis le fil d'archal au milieu des n°s 3, 4, 5 et 6 (dont les feuilles sont pliées), toujours de la même manière que les deux modèles n° 2 ; c'est-à-dire, en y mettant un peu de gomme près du fil d'archal, et en *contrariant* les feuilles, mais, en laissant ces modèles n°s 3, 4, 5 et 6 dans toute leur largeur.

Enduis de gomme le milieu du modèle n° 7, introduis-y le fil d'archal, et colle ce modèle sous le dernier des modèles n° 6.

Prends le modèle n° 8, introduis le fil d'archal au milieu de ce n°, de manière que ses cinq feuilles que tu as recoquillées

rabattent du côté opposé au dahlia ; car tu tiens maintenant dans tes jolis doigts cette fleur étrangère qui veut bien encore parer nos jardins, et que, pour cette raison, j'ai choisie afin qu'elle pût te servir de modèle.

TIGES POUR LES FEUILLES.

Prends un morceau de fil d'archal n° 1, une bande de papier aussi n° 1 ; mouille l'extrémité de cette bande de papier pour en couvrir ce fil d'archal comme tu as couvert le fil d'archal qui soutient la fleur, excepté que tu ne dois point l'entourer de ouate. Enduis de gomme une certaine longueur de cette tige, appuie-la fortement sur l'envers d'une des feuilles et laisse sécher. Lorsque tu auras ainsi monté trois feuilles, tu les réuniras avec de la soie à la moitié de leurs tiges ; puis, ces trois tiges n'en formant plus qu'une, tu la couvriras d'une bande de papier n° 2, depuis l'endroit où les tiges se réunissent jusqu'au bas de la tige.

Tu formeras ainsi quatre tiges de trois feuilles chacune et d'inégales grandeurs, en mettant les plus petites et les plus pâles au sommet de la branche, et les plus grandes et les plus vertes en descendant jusqu'au pied de cette branche.

POUR MONTER LA BRANCHE DU DAHLIA.

Tu prends un morceau de fil d'archal n° 3 ; tu y attaches, avec la soie, une tige composée des trois plus jeunes feuilles ; tu couvres ce fil d'archal avec un brin de ouate que tu tournes autour jusqu'en bas ; tu prends une bande de papier n° 3, tu la mouilles avec tes lèvres et couvres le fil d'archal depuis l'endroit où les tiges sont attachées, jusqu'à un pouce au-dessous. Tu déchires le papier et le colles en le mouillant avec tes lèvres. Toutes les fois que ces bandes de papier se déchirent, mouille-les pour les coller, et continue ;

puis tu places le bouton et l'attaches avec de la soie. Tu reprends la même bande de papier, tu couvres le fil d'archal à partir du bouton jusqu'à deux pouces plus bas : tu déchires le papier et le colles.

Tu places deux tiges, de trois feuilles chacune, à droite et à gauche du bouton ; tu les attaches avec la soie ; de là, tu recouvres la branche avec le papier jusqu'à trois pouces plus bas, tu déchires le papier et le colles ; tu places le dahlia avec deux tiges de feuilles pareilles, posées à droite et à gauche, et tu attaches le tout avec de la soie. Tu recouvres la branche d'une bande de papier jusqu'au bas, où tu la déchires et la colles avec un peu de gomme ; puis tu courbes la tête du dahlia comme celle de ces soleils dont les graines nous noircissent si bien les lèvres.

A présent, ma chère, tu vas former une couronne de dahlias blancs pour la suspendre à la chapelle de la Vierge, et couvrir l'autel de dahlias de toutes les belles couleurs du prisme. Les vases du cabinet de ton père, les jardinières du salon, seront fiers d'être embellis par toi ; ta bonne maman fera des visites exprès pour montrer la riche fleur qui se balancera sur son chapeau, et au premier bal elle te permettra de placer un dahlia dans tes cheveux.

L'art des fleurs en papier est une faveur. Les équipages encombrant la rue Mauconseil, où nos élégantes vont faire queue pour acheter des fils d'archal, des boutons et des feuilles assorties... ma première lettre t'apprendra à faire des coquelicots, des roses trénières, etc. ce ne sera plus qu'un jeu, et, entourée ainsi des fleurs de l'été, tu ne t'apercevras pas que l'automne est là, sous tes fenêtres, avec son givre et ses brouillards.

Je reviens à nos broderies. Le n° X est une corne de mouchoir : on fait, si l'on veut, des points de dentelle dans chaque écusson, et on brode dessus les deux lettres initiales de la personne à laquelle on destine ce mouchoir, car il est trop beau

pour nous. Au bas est indiquée une bande de jours que tu feras deux fois plus large que le modèle : l'espace m'a manqué.

Le n° XI est un dessin de garniture de robe, de redingote, de pélerine ou de fichu. Cette garniture, brodée sur une bande de mousseline claire, et froncée autour d'un col pareil, est plus élégante qu'une dentelle. On ne fronce cette bande qu'à l'endroit de la broderie dont on forme un tuyau.

Que de travaux je te prépare, ma bonne petite ! c'est à peine si je te donne le temps de respirer ; mais voilà les longues soirées qui nous arrivent, et tu les trouveras bien courtes, grâce à moi... cela me console !

Décidément M^{lle} Palmyre ne veut pas changer la forme de ses manches longues. Tes robes de l'hiver dernier sont donc encore de mode, excepté les pélerines que tu feras sur le modèle de la planche IX. Si tu les garnis d'étoffe, tu les diminueras de la hauteur de la garniture, qui sera de trois pouces au plus, et bordée d'un passe-poil, ainsi que le tour du cou et le devant.

Fais teindre ton chapeau de paille en noir, et remets-y tes velours. Les chapeaux seront très-grands cet hiver.

Aux modèles de bonnets que je t'ai envoyés, mets des rubans de velours noir, rouge ou bleu.

Les tartans se portent toujours.

Les manteaux se font en mérinos gris-fer, doublés de flanelle bleu-pâle ou ponceau. Ils ont des ouvertures pour passer les bras. Les rotondes se font en biais, doublées comme les manteaux. Tu vois qu'il n'y a rien de nouveau cet automne.

Adieu ! n'oublie pas ma recette pour être toujours jeune, n'oublie pas d'imiter les beaux jours du printemps...

Ton amie, J. J.



Éphémérides.

HISTOIRE.

L'an 1066, le 14 octobre. — *Bataille d'Hastings; conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie.*

Saint Édouard, roi d'Angleterre, étant mort, les vœux de la nation appelèrent Harold à la couronne ; mais Guillaume, fils naturel de Robert, duc de Normandie, prétendit qu'Édouard l'avait désigné pour lui succéder au trône d'Angleterre. Il reçut du pape Alexandre II un étendard béni, un cheveu de saint Pierre, et une bulle d'excommunication contre ses ennemis. Guillaume partit de Saint-Valery avec une flotte nombreuse ; il aborda sur les côtes de Sussex, et bientôt après se donna dans cette province la fameuse bataille d'Hastings, qui décida seule du sort de l'Angleterre. Les anciennes chroniques nous apprennent qu'au premier rang de l'armée normande, un écuyer, nommé Taillefer, monté sur un cheval armé, chanta la chanson de Roland, qui fut si long-temps dans la bouche des Français, sans qu'il en soit resté le moindre fragment. Taillefer, après avoir entonné la chanson que les soldats répétaient, se jeta le premier parmi les Anglais et fut tué. Le roi Harold et le duc de Normandie quittèrent leurs chevaux et combattirent à pied. La bataille dura six heures. La gendarmerie à cheval, qui commençait à faire toute la force des armées, ne paraît pas avoir été employée dans cette bataille. Les troupes de part et d'autre étaient composées de fantassins. Harold et deux de ses frères y furent tués : le vainqueur s'approcha de Londres, portant devant lui la bannière bénite que le pape lui avait envoyée. Cette bannière fut l'étendard auquel tous les évêques se

rallièrent ; ils vinrent aux portes de Londres, avec les magistrats, offrir à Guillaume la couronne qu'ils ne pouvaient refuser au vainqueur.

Mosaïque.

Une copie de la fameuse tapisserie de Bayeux, que le temps détériore chaque jour, va être exécutée aux Gobelins pour le musée de Versailles. On sait que cette tapisserie est due à la reine Mathilde, qui la broda à l'aiguille durant l'expédition de Guillaume-le-Conquérant, son mari, en 1066 : elle a 212 pieds de long sur 18 pouces de haut, et représente les hauts faits des Normands dans cette expédition. La Société des Antiquaires de Londres, qui nous envoie ce monument, lequel, malgré ce qu'il retrace, est aussi national en Angleterre qu'en France, en a fait tirer à la *camera lucida*, par un dessinateur nommé Stotkard, qu'elle envoya exprès en France, une copie scrupuleuse d'exactitude qui a 70 pieds de long sur une hauteur de 6 pouces : la première feuille porte même exactement les diamètres du modèle. Ce travail a coûté à la Société à laquelle on le doit la somme de 82,000 francs. Aucune des bibliothèques publiques et particulières de Paris n'en possède d'exemplaire, et l'on n'en connaît en France qu'un seul appartenant à un amateur de la ville de Caen.

Le bonheur des autres devient la joie de ceux qui ne peuvent plus être heureux.

DE BALZAC.

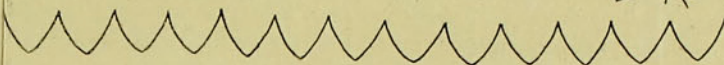
Il y a des douleurs que l'on enterre sous la cendre du foyer.

VICTOR LEROUX.

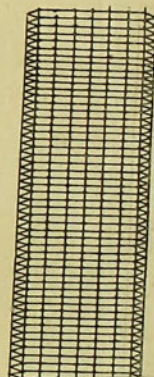
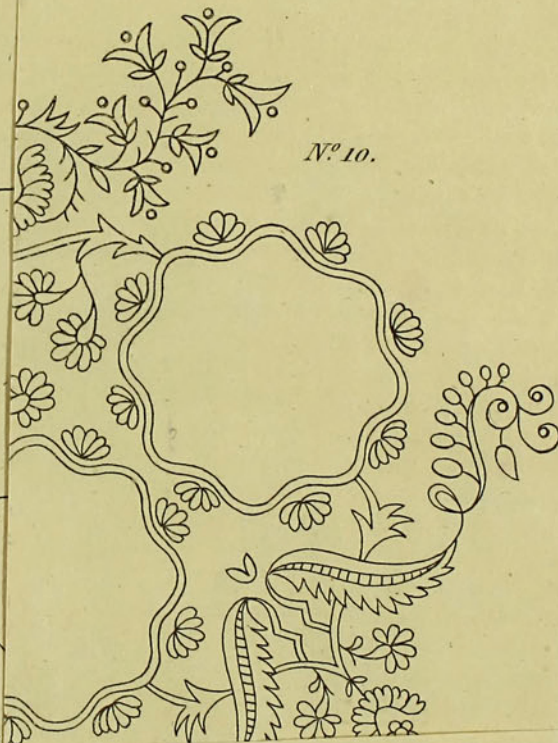
N° II.



9



N° 10.



Ayuntamiento de Madrid

es de Lon-
ir à Guil-
pouvaient

piisserie de
ore chaque
belins pour
t que cette
thilde, qui
expédition
son mari,
long sur 18
e les hauts
expédition.
e Londres,
e quel, mal-
national en
a fait tirer
dessinateur
oya exprès
use d'exac-
ng sur une
ière feuille
diamètres du
la Société à
de 82,000
ques publi-
s n'en pos-
'en connaît
tenant à un

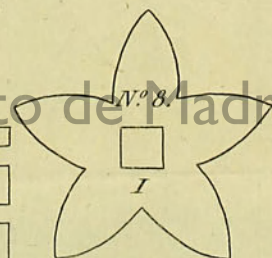
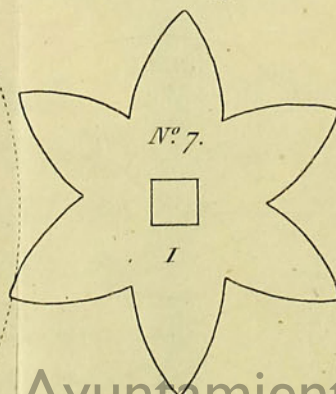
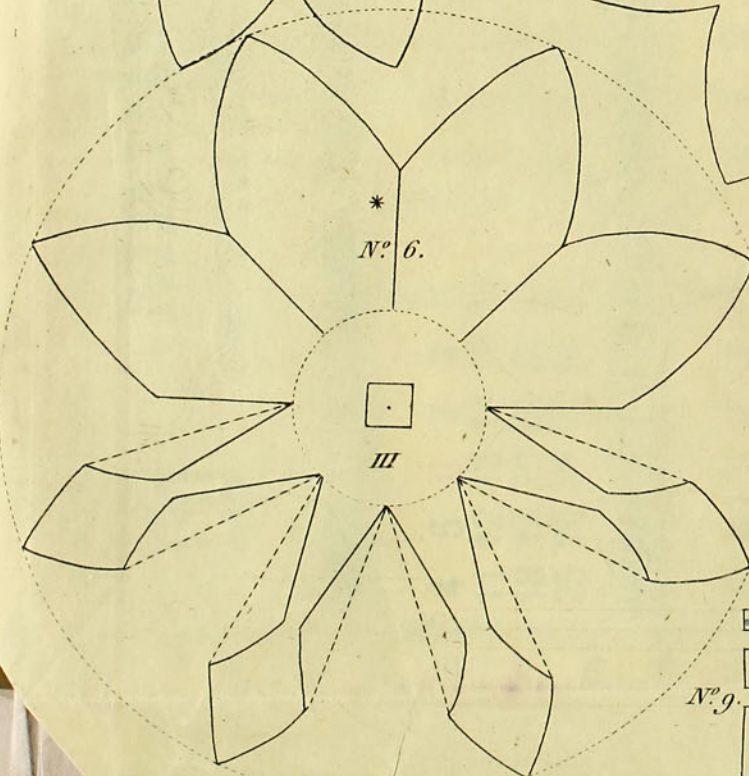
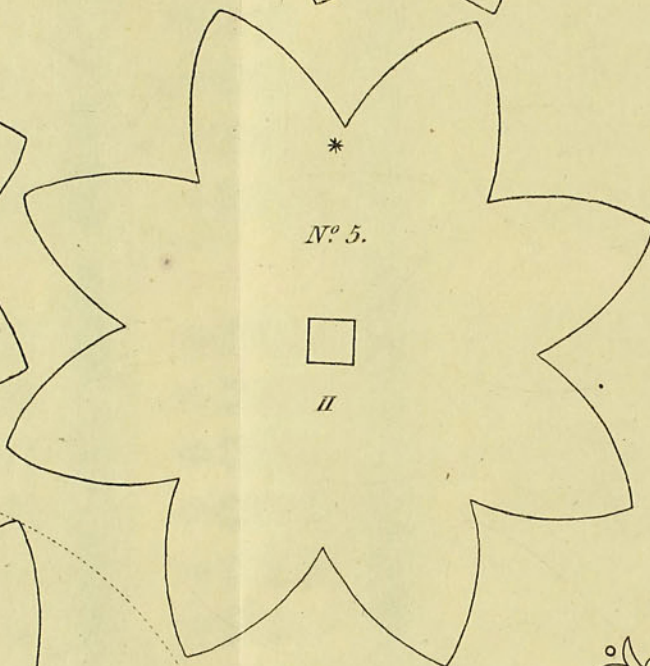
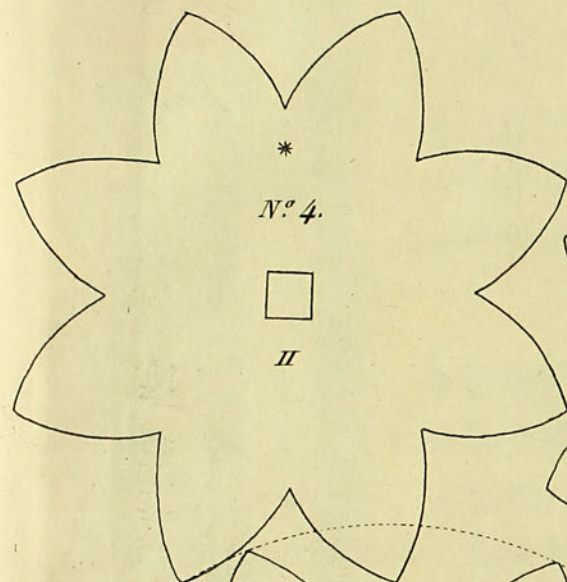
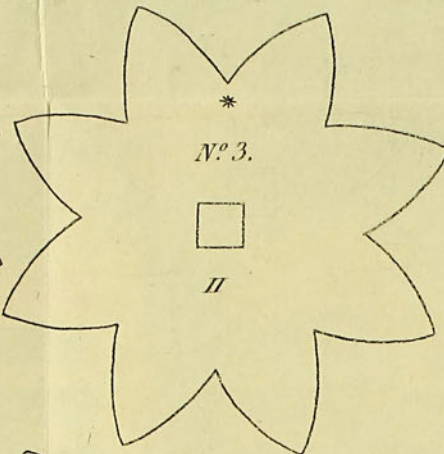
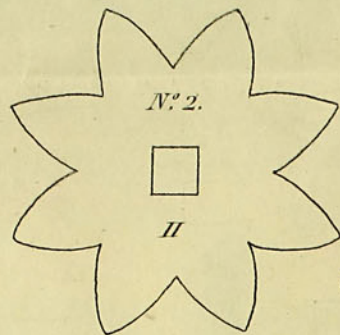
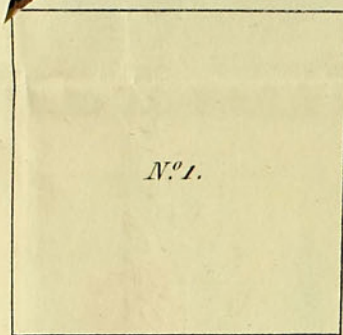
vient la joie
s être heu-

ZAC.

'on enterre

EROUX.

ARAI.



Ayuntamiento de Madrid

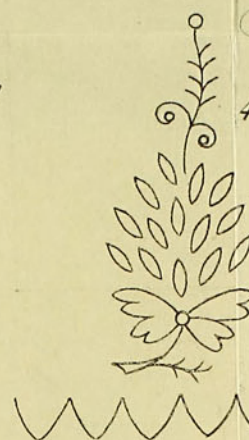
N° I.
N° II.
N° III.

Journal des Demoiselles.

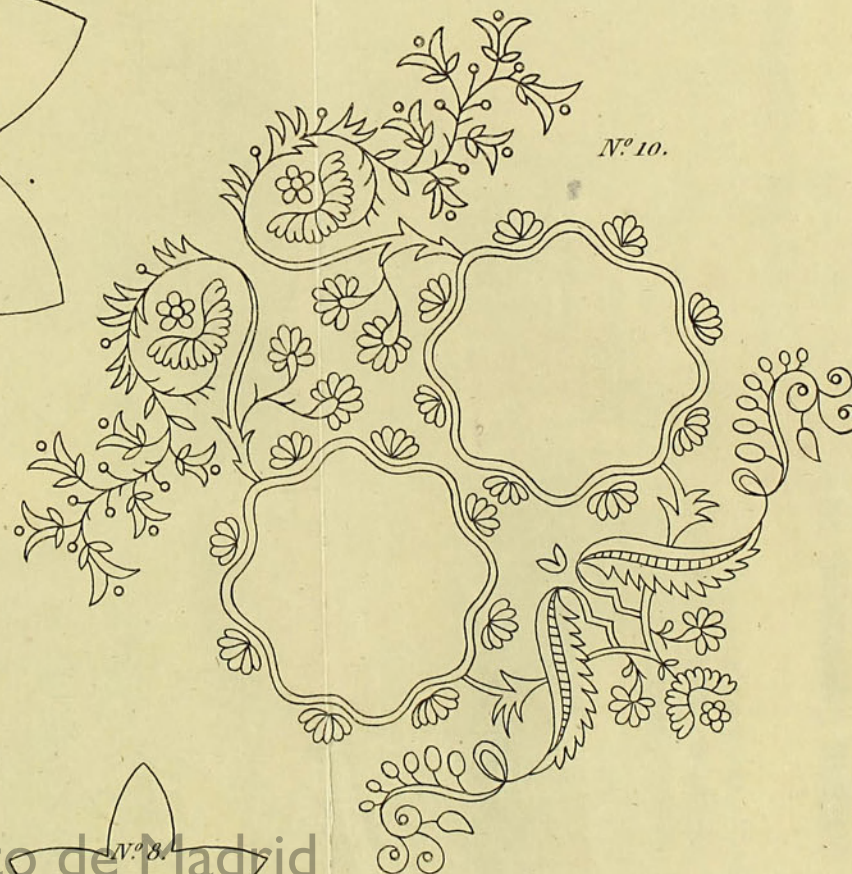
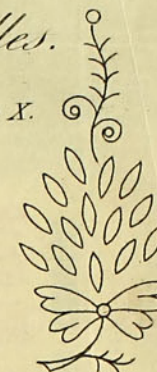
4^e Année.

Planche X.

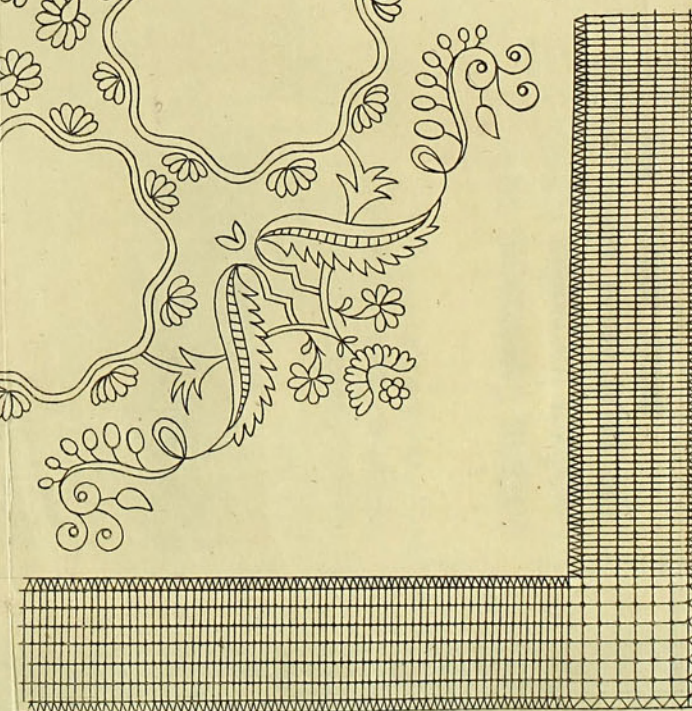
9



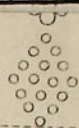
N° II.



N° 10.



Ayuntamiento de Madrid

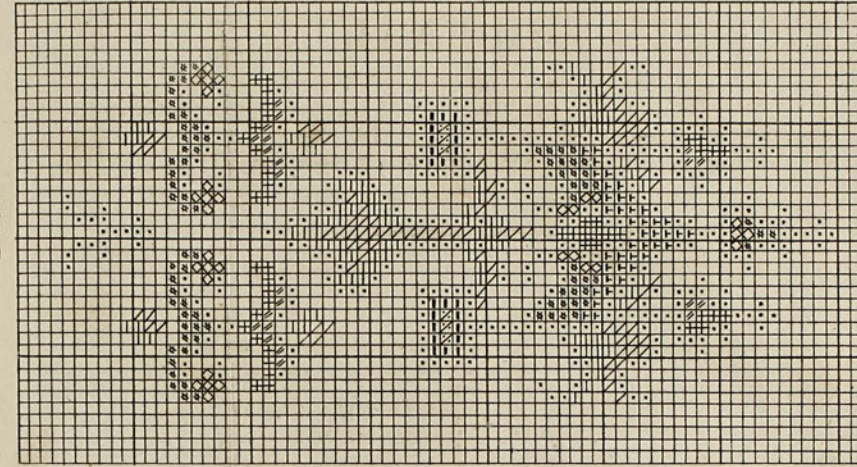


10



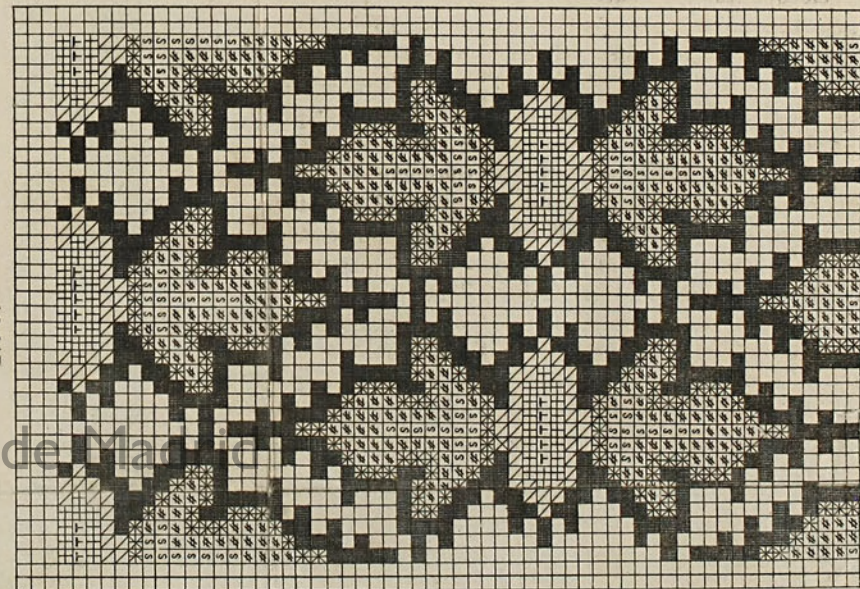
Ayuntamiento de Madrid

N^o 3.



Orange. N^o 9. Deux fois. Violet. Ponceau. Bleu foncé. Bleu. Vert d'eau. Émeraude. Bleu clair. Amaranthe.

N^o 4.



Noir. Émeraude. Ponceau. Bleu clair. Jaune. Bleu foncé. Vert.

N^o 6.

N^o 2.

N^o 1.

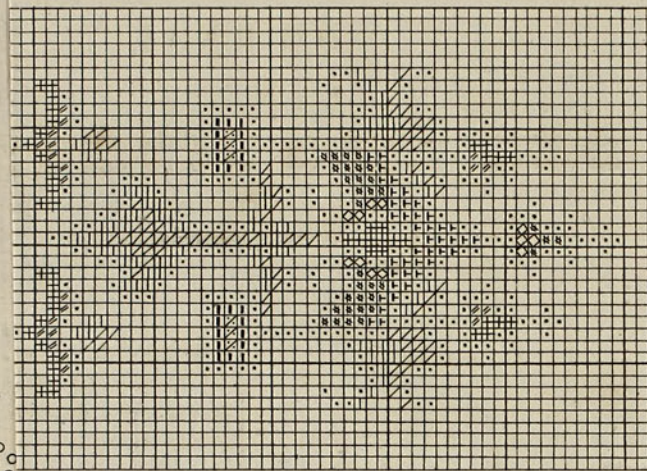
Ayuntamiento de Madrid



DES

Mouvement

Les anciens con-
une voûte solide,
points lumineux
rière de cette vo
une étude plus at
la création d'ins
parfaits, sont arriv
de bien plus de g
de vérité. Ils on
voûte du ciel que
ginée, et ont ren
tère en lui donna
sité sans bornes;
pour eux des poin
devenues des solei
nature que le nô
nos yeux par leur
dans les abîmes d
fusion dont la to
Créateur est seule
étoilé, lorsqu'on
lence et le recueil
doit donc nous
pensées que celles
templeurs dura

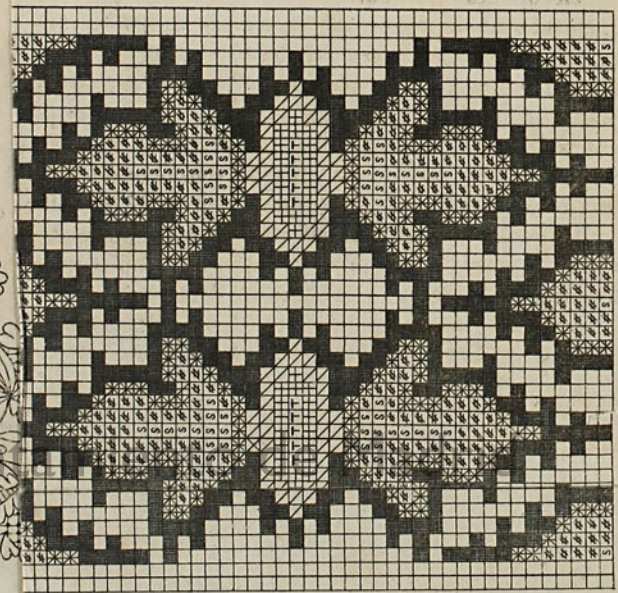


N° 4.

- Orange.
 N° 9.
 Violet.
 Pourpre.
 Bleu foncé.
 Emeraude.
 Vert d'eau.
 Bleu.
 Amaranthe.
 Violet clair.
 Doux rose.



N° 2.



- N° 7.
 Bleu.
 Jaune.
 Bleu clair.
 Pourpre.
 Emeraude.
 Noir.